

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'honneur américain

La Russie contre l'Occident

Où se trouve l'Eden ?

Sur la curieuse histoire de l'hélium

Dante et Béatrice

G. K. Chesterton

Henri Massis

Vincent Mc. Nabb, O. P.

J. Tillieux

Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le devoir du médecin, Mgr J. Schrygens. — France. — Autriche.

La Semaine

♦ La date du 28 octobre 1926, jour où le Saint-Père a sacré de ses mains six évêques chinois, marquera dans l'histoire de l'Église. L'immense Chine a enfin des Pasteurs bien à elle. Le catholicisme, qui est chez lui partout où il y a des hommes, et dont aucune race ni aucune civilisation n'ont le monopole ni même le privilège — (ce qui n'exclut nullement la vocation de certaines nations à un apostolat plus ardent) — le catholicisme doit s'intégrer dans toutes les traditions nationales, comme il doit informer toutes les cultures particulières.

Il ne faut pas que la religion catholique, c'est-à-dire universelle, apparaisse, où que ce soit, comme liée à une politique, à une civilisation, à une forme de pensée, à une couleur de peau, surtout de nos jours où l'Europe n'a plus de politique chrétienne et où le développement et l'exaspération des nationalismes se sont étendus de l'Occident au monde tout entier.

Le nom de Pie XI restera attaché au grand acte de la libération de l'Église en Extrême-Orient d'une tutelle qui paralysait sa vie et arrêtait son développement.

Réjouissons-nous, comme catholiques, de l'aube radiante qui se lève, et soyons fiers, comme Belges, de ce que ce fut un compatriote qui par un quart de siècle de luttes et de souffrances héroïques ait été le principal artisan de ce que, sans doute, l'Histoire appellera... la conversion de la Chine...

Par une de ces attentions que la Providence se plaît à prodiguer à ceux qui ne vivent que pour secondar ses desseins, c'est le jour même où le P. Lebbe fêlait ses vingt-cinq années de prêtrise, qu'il lui fut donné d'assister, à St-Pierre, à la réalisation du rêve de toute sa vie...

♦ *Nouvel attentat manqué contre Mussolini.*

Une disparition du Duce, en ce moment, alors que son œuvre reste inachevée, ne nuirait pas seulement à l'Italie, mais compromettrait gravement la réaction antilibérale, dont la réussite est essentielle à l'avenir de l'Europe.

Le fascisme a accompli déjà une « œuvre providentielle », comme le déclarait le cardinal-légat au Congrès de Chicago. Tout catholique doit supplier la Providence de laisser au dictateur italien l'occasion d'assurer le triomphe de la première contre-révolution qui ait été tentée en grand depuis 89.

Si l'Europe doit se rechristianiser un jour, l'Évangile ne rentrera dans les nations modernes que par les brèches qu'y aura faites la réaction inaugurée en Italie.

♦ S'il n'est pas possible encore de dégager la portée des élections aux États-Unis, un point pourtant semble acquis : la prohibition a reçu un coup dont elle ne se relèvera pas.

Autant il est nécessaire de combattre l'alcoolisme et son triste cortège d'abus et de crimes; autant il est louable que, dans certains pays surtout où le mal est particulièrement grave, une élite se voue librement à l'abstinence complète pour donner l'exemple; autant il est déraisonnable, antinaturel et vain de proscrire radicalement pour tout le monde, toute bière et tout vin.

Le résultat le plus clair de la prohibition aura été un abaissement général de la moralité publique.

L'honneur américain

Ce n'est pas sans âpreté qu'un correspondant américain a critiqué récemment ce que j'avais dit de l'Amérique. Je suis fort heureux de l'occasion qu'il me donne d'exposer ce que j'en pense. Car à en juger par les observations du correspondant, il n'a apparemment aucune idée de mes vues à ce sujet. Sans cela, comment s'imaginerait-il me tourner en ridicule en se moquant de M. Ruyard Kipling, de ce Kipling dont j'ai toujours attaqué l'impérialisme, même à l'époque où cet impérialisme provoquait l'enthousiasme général? Il serait assez drôle de me voir reprocher sa faillite après que je l'ai combattu à l'heure de son succès.

Il y a pourtant chez le critique américain une phrase que je tiens plus à rectifier que ses erreurs au sujet de ma propre personne. Voici cette phrase : « L'Amérique est entrée dans la guerre à côté de son ennemie traditionnelle ». C'est là se tromper lourdement au sujet de l'Amérique comme de l'Europe, de la Grande Guerre et du monde moderne. C'est là une bourde gigantesque qui est toujours largement répandue en Amérique et qui tient à une admiration extravagamment excessive de l'Angleterre.

Ce n'est pas principalement ni pour, ni par l'Angleterre, ennemie traditionnelle de l'Amérique, que fut faite la Grande Guerre, mais surtout pour et par son amie traditionnelle, la France. L'esprit qui animait les Alliés n'était pas celui, très allemand, de Georges III. Il ressemblait bien plus — naturellement et inévitablement — à l'esprit de Lafayette. En d'autres termes, toute la guerre a pivoté autour de Paris. Seule, une fierté de provincial poussait beaucoup de gens à prétendre que ce pivot était Londres, ou Liverpool, ou Belfast ou — parfois Boston. La guerre européenne méritait bien ce nom et c'est en bons Européens que nous primes partie. Nous pensions que le monde ne s'en porterait que mieux si la brèche faite en 1870 par les barbares dans le vieux mur romain de la France était cicatrisée.

Mais apparemment jamais notre correspondant américain n'a entendu parler de la France. Et pourtant, sans la France, qui donc aurait entendu parler de l'Amérique? Sans elle, on ne parlerait pas de république américaine. Il n'y aurait qu'un certain nombre de colonies anglaises, déclarant la guerre à la France sur l'ordre d'un roi allemand.

Le critique américain, lui, ne parvient pas à voir la France du tout : une image follement exagérée de l'Angleterre est venue s'intercaler entre elle et lui. Le critique américain nous en veut de dire qu'à certains égards la civilisation américaine est « petite ». Mais le tableau qu'il fait de l'Angleterre est certainement beaucoup trop grand.

* * *

Quant à la tragique procession qui défila à travers Paris, une armée de mutilés au sens littéral du mot, en voici la vraie signification. C'était là une marche de fragments humains, résultat d'une longue guerre de cinq ans sur les frontières françaises, région dévastée, s'écoulant sans fin tel un fleuve.

Je ne sais si une procession analogue a déambulé à travers Wall Street : hommes détroussés par la haute finance, familles ruinées par les trusts ou les lock-outs, pauvres se trouvant dans les *work houses*, riches dont la place serait dans les maisons de fous. Ah! quel contingent notable d'aliénés, de suicidés, d'invalides et de mendians on pourrait produire pour démontrer la réalité des luttes financières! Pourtant, tout compte fait, je doute que la procession aurait été aussi longue que celle de Paris. D'aucuns l'auraient trouvée moins impressionnante. Quoiqu'il en soit, les martyrs de la guerre, qu'il convient de distinguer des martyrs de la finance, démontrent quelque chose par leur nombre, et ce quelque chose le voici. Ils mettent en lumière le fait principal : la France, centre du front civilisé jeté au loin à travers les espaces de l'Europe, et les barbares concentrant sur elle leur effort. Fait historique que la sottise vanité de beaucoup d'Anglais et d'Américains est perpétuellement tentée de nier.

Aussi notre critique n'y est-il pas du tout quand il s' imagine que je tâche de dénigrer son pays à cause d'un vulgaire sentiment d'envie en faveur du mien. Non, si j'ai envie de quelque chose, c'est de justice seulement et aussi d'une exacte compréhension du tournant de l'histoire que nous venons de vivre. Ma patrie a récolté assez de lauriers sur les champs de bataille de la grande guerre et ailleurs ; et point n'est besoin pour un Anglais de bon sens de rester aveugle à ce qui s'est passé sur le Continent pour pouvoir se prévaloir à son aise des exploits anglais. Comme notre critique le dit avec raison, Lord Northcliffe n'est pas sous ce rapport à l'abri de tout reproche, mais ceux qui connaissent tant soit peu mes opinions, hésiteront à les rattacher à celles de Lord Northcliffe.

Le correspondant parle aussi de l'isolement dans lequel se trouve les Irlandais d'Amérique. Je ne saurais donc mieux faire que de répéter ce que j'ai déjà dit à leur égard (ma remarque semble pouvoir s'appliquer dans le cas présent à d'autres Américains encore). Les Irlandais, dit ironiquement mon correspondant, n'étaient pas pleins d'enthousiasme au sujet de la guerre « en vertu de quelque raison mystérieuse ». En ce qui me concerne je crois que je puis préciser les côtés forts et faibles de ladite raison. Un Irlandais d'Amérique me demanda un jour à brûle-pourpoint : « Blâmez-vous les Irlandais d'être opposés à l'Angleterre dans cette guerre ? »

A quoi je répondis avec tout aussi peu de cérémonie : « Non, mais je leur en veux d'être contre la Belgique, contre la Serbie, contre la Bohême et contre la Pologne ; contre tous les petits Etats que les deux Empires militaristes tiennent brutalement enchaînés. Je leur en veux de renoncer à envisager la Chrétienté de la façon qui leur est habituelle et cela à cause d'une certaine île à l'Est, île dont leur monomanie a fait une montagne ». Si je dis tout cela, c'est pour montrer à mon critique américain que c'est vraiment peine perdue de répondre à mes critiques en leur supposant une paternité northcliffienne.

* * *

En réalité, mes critiques méritaient à peine ce nom. A certain point de vue (fort peu important, du reste), elles constituaient plutôt un compliment, compliment dont notre ami américain ne voudrait pas, il est vrai, dans son indignation (il semble bien, du reste, qu'il ne soit pas à même de le comprendre). En disant que l'Amérique a des choses à apprendre à l'Angleterre, j'avais en vue, très sérieusement et très nettement, de vieux démocrates tels que Jefferson ou Jackson. Ceux-là auraient certainement été à même d'apprendre à l'Angleterre des choses infiniment précieuses au sujet de la démocratie par exemple. Mais il semble bien que les Américains de nos jours aient oublié leurs enseignements. Jefferson et Jackson n'aimaient guère que quelques financiers yankees brutalisent l'Amérique. Ils n'auraient pas plus aimé que les financiers yankees brutalissent la France ou le monde.

Ce n'est pas l'Amérique que nous dénonçons, c'est la clique bancaire cosmopolite que les Américains démocrates ont attaquée de tout temps (aux applaudissements des Irlandais d'Amérique tout spécialement, ajouterai-je). C'est justement cette absence de snobisme qui permet de s'en prendre à une semblable ploutocratie, que l'Amérique devrait inculquer ! Je sais bien ce que Thomas Jefferson eût dit en apprenant que quelques oligarques de la finance, habitant par hasard New-York, pressurent la richesse française ; ce qu'il eût dit s'il avait vu défiler le panorama terrible des épaves des armées républicaines françaises, panorama empoignant comme une résurrection des morts.

* * *

Me sera-t-il cependant permis d'ajouter que, tragique, ce défilé terrible était aussi triomphal ? Symbole de douleur, il était aussi, en dernière analyse, un symbole de force ; en tout cas et très certainement il n'était pas un symbole de faiblesse. Nous sommes quelque peu portés à oublier ce que la force est véritablement lorsque nous parlons de la chute du franc comme si c'était celle de la France. Les Français ne s'effondreront pas, eux, parce qu'ils continueront à faire les deux choses qui resteront toujours fondamentales dans l'Histoire humaine : l'agriculture et la guerre. Celui qui tire sa nourriture du sol, celui qui sacrifie sa vie pour que vous ne la lui enleviez point voilà l'homme qui, en dernière analyse, possède les deux choses ultimes autour desquelles tout gravite à la longue.

Des civilisations de nature plus raffinée et compliquée

peuvent causer de grands changements de caractère immédiat et superficiel. Un financier dont le coup-d'œil porte loin, peut ruiner une industrie ; un expert économique peut, en opérant avec habileté, réduire au chômage et à la famine des milliers de gens ; un banquier bienfaisant peut fermer ses guichets ou se refuser à faire des avances d'argent au moment même où, par là, il déchaîne le maximum de misère sur le maximum de créatures humaines. Mais de tels problèmes d'ordre plus délicat n'affectent que des individus, des millions d'individus, il est vrai. Ils n'affectent qu'une génération ou une seule classe sociale. Tôt ou tard nous revenons à ces réalités qui ont nom : se nourrir et se battre. Tôt ou tard l'usurier doit se battre pour défendre ses intérêts et se résigner à demander sa nourriture.

Supposons que demain la France soit complètement isolée, et qu'une guerre vienne supprimer radicalement toutes les questions d'échange et toutes les réclamations des créanciers : la France serait dans une situation bien plus forte que l'Angleterre, et même peut-être que tout autre pays isolé de la même façon. Tant que les conventions de la civilisation subsistent (et certes il importe qu'elles subsistent), une certaine illusion reste liée à ces conventions pratiquement indispensables.

La finance dispose d'une puissance immense et de nature immédiate, mais cette puissance relève quelque peu de la magie et du sortilège. Comme les victimes du magicien, celles de cet ensorceleur sont toujours responsables elles-mêmes, en partie, de la paralysie qui les frappe.

Derrière ces conventions, il y a un élément de consentement, de consentement légitime parfois : le mot *convention* l'implique lui-même du reste. Seulement nul ne sait quand le sortilège va subitement prendre fin, ni combien de temps les conventions vont rester en vigueur. Mais ce que nous savons, c'est que la brèche durera, et il est extrêmement probable, que l'épée durera de même.

En Europe comme en Amérique, l'avenir du type agricole de la civilisation sera peut être bien plus grand que ne se l'imaginent les brasseurs d'affaires des grandes villes. En Amérique comme en Europe, ils sont nombreux ceux qui démontrent la supériorité de la civilisation agricole par d'excellentes raisons.

Aussi je n'admets pas qu'en appuyant l'agriculteur français et le soldat français contre les usuriers et les intrigants des villes j'attaque l'Amérique ou même que je ne fasse que défendre la France, je ne fais que répéter la vérité que recèle le nom bien américain de Cincinnati (cette ville n'a-t-elle pas été baptisée ainsi en l'honneur de celui qui était tout à la fois le héros de la charrue et celui du glaive ?) Je ne fais que répéter une vérité implicitement renfermée dans les images et métaphores de cent orateurs américains, jusque et y compris la fameuse phrase de Bryan sur l'humanité crucifiée sur une croix d'or. L'avouerais-je pourtant ? Il me paraît préférable de crucifier cette humanité, en exaltant son or à soi, plutôt qu'en dépréciant... l'argent d'autrui... Pour ce qui est de la part jouée dans les crucifixions par l'homme aux deniers d'argent, ma foi, elle n'a jamais été regardée comme bien héroïque...

La Russie contre l'Occident

Après deux siècles d'europanisation forcée, la Russie retrouve à ses origines asiatiques, se dresse et dresse tous les peuples de l'Est contre une civilisation qu'elle n'a subie que par la violence, au milieu des résistances les plus âpres.

A ce tournant de nos destins, il semble que la vocation historique de la Russie soit de faire s'affronter, d'une façon décisive, ses principes sur lesquels l'Orient et l'Occident ont fondé leur idéal de vie, leurs métaphysiques et leurs croyances. Ce qui n'était que l'interrogation douloureuse, l'angoisse permanente d'une nation incertaine de ses voies, devient le problème de l'humanité tout entière. Voilà l'immense conséquence de la révolution russe, son retentissement imprévu.

Les politiques ont bien montré que si le crédit et le prestige de tous les Etats d'Europe, y compris l'Angleterre, sont désormais ébranlés en Asie, c'est que la puissance moscovite s'est effondrée. Mais leurs calculs n'ont évalué que le déséquilibre de forces matérielles qu'un tel bouleversement allait produire; ils n'ont songé qu'à la terreur que l'empire russe inspirait aux populations asiatiques, au sentiment de délivrance que sa chute leur causerait. Habités à la tenir pour une nation européenne, ils n'ont pas prévu que la Russie, rejetée du conseil des pays occidentaux, se mettrait à la tête de ce mouvement d'indépendance et de libération qui travaille toute l'Asie. Ceux-là mêmes qui l'ont comprise ne sont guère allés au delà et n'ont pas discerné les désastreuses incidences qui peuvent en résulter pour l'avenir du genre humain tout entier. Ils ont pris pour une simple rupture de rapports politiques ce qui se présente, en fait, comme une véritable brisure historique, la plus grave que notre civilisation ait connue depuis qu'elle existe.

Un retour des barbares, c'est-à-dire un « nouveau triomphe des parties moins conscientes et moins civilisées de l'humanité sur les parties les plus conscientes et les plus civilisées », ne nous paraît plus impossible. La révolution bolcheviste nous a familiarisés avec cette pensée, hier encore monstrueuse, et qui désormais s'impose à nos esprits. Nous ne jugeons plus déraisonnables les avertissements d'un Rousseau (1), d'un Bonald qui entretenaient le temps où « l'Europe, épuisée comme elle le fut à la chute de l'empire romain, offrirait une proie facile à ces peuples que la nature recèle dans les vastes plaines de l'Asie centrale ». Et nous nous prenons à réfléchir sur ce que Renan, dès le début de la guerre de 1870, annonçait comme la conséquence fatale de l'affaiblissement des Etats occidentaux par les théories démocratiques socialistes parvenues à leur terme : « Il existe encore dans le monde, disait-il, un réservoir de forces barbares, placées presque toutes sous le contrôle de la Russie. Tant que les nations civilisées conserveront leur forte organisation, le rôle de cette barbarie est à peu près réduit à néant »; mais il ajoutait : « La Russie n'est un danger que si le reste de l'Europe l'abandonne à la fausse idée d'une originalité qu'elle n'a peut-être pas et lui permet de réunir en un faisceau les peuplades barbares du centre de l'Asie, peuplades tout à fait impuissantes par elles-mêmes, mais capables de discipline et fort susceptibles, si l'on n'y prend

(1) « Les Tartares, disait Rousseau, deviendront nos maîtres : cette révolution me paraît infaillible; tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer. »

garde, de se grouper autour d'un Gengiskhan moscovite (1) ». N'est-ce pas là le spectacle qui se déroule sous le regard d'une Europe égoïste et indifférente? Au lieu de se dire, comme au temps des Romanoff, l'avant-garde de l'Europe en Asie, la Russie redevient, comme à l'époque des grands khans mongoles et tartares, l'avant-garde de l'Asie en Europe. Consciente de son originalité dont elle prend une notion messianique, elle se croit l'annonciatrice de la régénération du monde. Et pour mieux résoudre les contradictions qui la travaillent, elle commence par vouloir détruire toutes les valeurs qui nous ont fait ce que nous sommes. La culture hellénique, le monde latin, la civilisation chrétienne, nous n'avons jamais rencontré d'ennemi plus lucide, plus implacable que celui qui s'appuie aux contreforts de l'Oural (2).

On s'est trop accoutumé à ne voir dans le bolchevisme qu'une théorie sociale et politique; et les emprunts qu'il a pu faire à certains systèmes « européens », comme le marxisme, n'ont pas peu contribué à céler sa véritable nature. La réalité est bien plus grave. Le bolchevisme est un danger, parce qu'il se fonde sur un principe anti-occidental, qu'il est l'antagoniste logique et résolu de la grande tradition spirituelle et humaine dont nous sommes les tenants. Cette tradition, la Russie ne l'avait adoptée qu'avec un sentiment de défiance et de honte. Libérée de ses liens étrangers, la voici qui se retourne contre ce qui ne lui paraît plus qu'avoir été la cause de ses humiliations et de ses déchéances (3). Aussi bien la révolution russe n'est-elle que la fin d'une équivoque, d'un paradoxe qui durait depuis le règne de Pierre le Grand. Le tsar Nicolas II n'est pas tombé victime d'« une doctrine européenne de progrès ». C'est Pierre I^{er} qu'on a tué dans sa personne; et sa chute a ouvert devant l'âme populaire russe non pas, comme on a pu le croire, le chemin de l'Europe, mais celui du retour à l'Asie (4).

Le sens d'un tel événement a été immédiatement perçu par tous les Russes, à quelque parti qu'ils appartiennent. Que nous disent ces intellectuels émigrés qui vivent aujourd'hui parmi nous? « Si nous sommes accléés au précipice, écrit le prince Troubetzkoï, c'est que la voie suivie n'était pas la bonne. Aussi maintenant nous renions tout : votre sagesse occidentale, votre art, vos machines et votre communisme. Nous ne voulons plus de Pierre le Grand qui nous a fait faire votre connaissance. Ne nous regardez pas comme les fils de l'Europe, dépourvus de talents... Elle n'est pas notre mère. Notre voie toute indiquée se dirige vers l'Orient... La Russie a péché d'avoir méconnu son orientation et de s'être laissé leurrer par des illusions occidentales. » Communisme à part, — encore que le communisme russe soit quelque chose d'essen-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1870. Cf. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 125. Michelet, lui aussi, avait pressenti ce danger : « Quel malheur serait-ce, écrivait-il, si en écartant les Russes de l'Europe, on leur livrait l'Asie! »

(2) Cf. DAVE : *Moscou dans le souffle d'Asie*, Perrin, 1925.

(3) Herzen avait prophétisé, vers 1850, la catastrophe de l'Occident sous la poussée révolutionnaire de la Russie. Mais il se comprenait, lui et les intellectuels russes, dans cette faille de la civilisation occidentale : « Nous avons beau protester, dit-il, nous avons beau nous dépiter, par notre manière de parler, nous appartenons au même milieu littéraire, scientifique et politique que nous voudrions renier... Nous, nous sommes à la fois le cadavre et l'assassin, la maladie et le prosecteur du vieux monde : c'est là notre vocation. » Et il ajoutait : « La mort du vieux monde nous entraînera aussi : il n'y a plus de salut possible : nos poumons malades ne peuvent plus respirer un autre air que l'air infecté. Nous sommes emportés vers une ruine inévitable. Elle est tout à fait légitime, indispensable; nous sentons que bientôt nous serons de trop; mais en disparaissant avec le vieux monde, concevant la fatalité qui nous a liés à lui, nous lui porterons encore les coups les plus féroces, et, périssant au milieu du désastre et du chaos, nous acclamerons avec passion le nouveau monde — ce monde qui n'est pas le nôtre en lui jetant notre : « César, les mourants te saluent! »

(4) Des écrivains allemands, comme Spengler et Thomas Mann, ont bien compris ce caractère de la révolution russe.

tiellement asiatique. — La Russie des Soviets ne pense pas autrement que cet aristocrate. « Faire remonter la Russie à ses sources », telle fut la pensée maîtresse de Lénine; et ce hardi simplificateur sut profiter du désarroi de la conscience européenne pour rendre son pays à son véritable destin; aussi reconnut-il en lui le descendant de ces grands autocrates tournés vers l'Asie, dont Pierre le Grand avait interrompu la lignée.

La vieille Russie, en ses masses obscures, n'a point cessé de s'opposer aux réformes d'un Pierre le Grand qu'elle accueillit dans la terreur et où elle ne vit, dès l'abord, que l'approche de la fin du monde, la venue de l'Antechrist. Les raskolniks moscovites n'ont jamais accepté les idées importées d'Europe par les tsars. Ces Asiates ne se sentent pas liés aux destins historiques des autres races de l'Ouest; et la lutte entre « slavophiles » (1) et « occidentalistes », dont les sanglants épisodes remplissent les annales de la Russie moderne, est en quelque sorte la préfiguration du grand drame qui met aux prises l'Orient et l'Occident. Un tel problème est le problème russe par excellence. On y retrouve tous les thèmes, tous les griefs dont la propagande bolchevik s'alimente pour réveiller les anciennes âmes de l'Asie; et ce sont ceux-là mêmes que les fatalités conjuguées de la nature et de l'histoire ont imposés à ce grand peuple nomade qui s'appuie d'un côté sur la Chine, de l'autre sur l'Allemagne, et ne sait pas encore pour quel monde il est né. « Nous n'avons jamais marché avec les autres peuples, disait Tchaadaïeff, nous n'appartenons à aucune des familles du genre humain. Nous ne sommes ni de l'Orient, ni de l'Occident, et nous n'avons les traditions ni de l'un ni de l'autre. »

* * *

Cette « peine historique » de la Russie, attirée tour à tour par des pôles contraires, jetée à maintes reprises de l'Europe à l'Asie, de l'Asie à l'Europe, toute sa littérature l'exprime en un long gémissement et l'écho de sa plainte monotone se perd dans les lointains de la plaine infinie. Relégué aux confins de toutes les civilisations du monde, hors des contrées où les lumières de la foi et de la science se sont naturellement concentrées, loin des foyers d'où elles ont jailli pendant tant de siècles, ce peuple eut d'abord à souffrir de sa solitude. Rien de solide, de limité, de déterminé dans ce grand corps informe qui s'étend sur des milliers de verstes et touche directement aux steppes asiatiques d'où surgirent pendant des siècles des hordes de pillards : tout y est uni et confondu. Soloviev voyait dans l'absence de pierre, — de cette pierre qui a fait la solidité de nos édifices et donné sa précision aux rapports intérieurs de nos Etats et de nos peuples, — ce qui a privé le paysan russe du sens de la continuité et de l'effort. Aucune délimitation nette entre les régions de son immense

(1) Les slavophiles n'ont cessé de soutenir que la Russie n'appartient pas à l'Europe. « Le génie russe, dit Danilevsky, est aux antipodes du génie européen. La Russie, en devenant européenne, est tombée dans un piège. Depuis qu'elle gravite dans l'orbite de l'Europe, elle obéit, avec servilité, aux meneurs de ce continent qui lui ont donné ordre d'occidentaliser l'Asie à leur profit. » « Politique absurde », conclut Danilevsky qui avait tracé le plan détaillé d'une expédition russe pour délivrer les Indes du joug de l'Angleterre.

Comme l'a observé Oustrialov : « Il y a dans le bolchevisme intégral un grand nombre d'idées slavophiles. » La « grande idée asiatique » semble sortir de la « grande idée slave », chère à Dostoïevsky. Brianchaninov fait d'ailleurs remarquer que les conversions récentes au bolchevisme, par principe ou par patriotisme, se sont produites parmi les néo-slavophiles, parmi les « eurasiens ». Même mysticisme racique, mépris commun pour la culture européenne, même prétention de la remplacer par quelque chose de leur cru. Toutes ces théories « eurasiennes » s'inspirent d'un irrationalisme absolu : le rationalisme, pour les slavophiles, est le grand péché de l'Europe. On retrouve ici l'influence de Spengler, de Keyserling, de la plus récente philosophie allemande.

pays; point de demeures stables qu'il lui soit pénible de quitter, mais des chaumières de bois que l'incendie détruit sans cesse; d'où son indifférence pour la propriété individuelle, ce vague sentiment « communiste » (1) qui est moins fait de désintéressement que d'imprévoyance et d'abandon. Il semble que rien ne le retienne sur sa terre, mais que quelque chose le fascine qui l'appelle vers ailleurs, vers le troublant mirage de l'horizon imprécis. Ses attaches à la vie sont pareillement flottantes et indéfinies. Ce nomadisme, ce manque de fixité, ce besoin de changer de place, ce fameux esprit *boisak*, n'est-ce pas le trait caractéristique du peuple russe? (2).

A la différence des nôtres, ses paysans n'ont pas le désir combatif de s'affirmer sur le point choisi et d'influencer selon leurs intérêts le milieu qui les entoure. Comme l'a profondément noté Maxime Gorki : « L'homme de l'Occident, dès qu'il est debout sur ses pattes de derrière, voit partout les résultats monumentaux du travail de ses ancêtres. Depuis les canaux de la Hollande jusqu'aux vignobles du Vésuve, depuis le grand labeur de l'Angleterre jusqu'aux puissantes usines de Silésie, toute la terre d'Europe est couverte abondamment par les incarnations grandioses de la volonté organisée des hommes, la volonté qui s'est assigné un fier but : soumettre les forces élémentaires de la nature aux intérêts raisonnés de l'homme. La terre est entre les mains de l'homme et il est réellement son maître. L'enfant de l'Occident suce cette impression et elle éduque en lui la conscience de la valeur humaine, le respect de son travail et le sentiment de son importance personnelle, en tant qu'héritier des prodiges du travail et de l'œuvre des ancêtres (3). » « De telles pensées, conclut Gorki, de tels sentiments, de telles appréciations ne sauraient naître dans l'âme du paysan russe. La plaine sans bornes sur laquelle se pressent les villages de bois couverts de chaume a la propriété pernicieuse de vider l'homme, d'épuiser en lui les désirs. Le paysan sort des limites du village, il regarde autour de lui et, quelque temps après, il sent que ce vide s'est déversé dans son âme. Nulle part on n'aperçoit les races durables du travail et de la création... Tout alentour, une plaine illimitée et au centre un petit homme infime, jeté sur cette terre ennuyeuse pour y accomplir un labeur de forçat. Et l'homme se rassasie de ce sentiment d'indifférence qui tue la capacité de penser, de se rappeler ce qu'on a vécu et de tirer de l'expérience des idées (4). »

Un peuple sans expérience historique, voilà le peuple russe. Il n'a pas eu de moyen âge; la longue et laborieuse éducation des peuples chrétiens lui a manqué. Une brutale barbarie d'abord, des luttes de tribu à tribu qui continuèrent deux ou trois siècles après qu'elles eurent cessé en Occident; puis une superstition grossière, héritée de Byzance, un christianisme vicié par l'esprit du Bas-Empire; et avant que ce germe ait eu le temps d'éclore, c'est l'invasion mongole, le reflux vers l'Asie qui reprend sa proie. Suivent quatre cents ans de domination étrangère sous le joug féroce des grands khans tartares qui façonnent leurs sujets aux mœurs dégradantes des despotes orientaux. Telle fut la jeunesse

(1) « La vie russe, écrivait Michelet, c'est le communisme. »

(2) « Le paysan russe, dit Brianchaninov, est plus proche du coolie chinois de l'anachorète tibétain, du paria hindou que du paysan européen. »

(3) Le spectacle des monuments de la vieille Europe inspire aux intellectuels russes un sentiment tout pareil, où se mêle une sorte de dépit. « Cette contrée a beaucoup vécu, disait Herzen! Des dizaines de siècles se voient sous chaque pierre polie, sous chaque opinion faite; derrière les épaules d'un Européen, on voit une longue file de figures imposantes dans le genre de la procession des ombres dans *Macbeth*... Les monuments gris, noirs, donnent à l'Europe une physionomie aristocratique, blessante pour celui qui n'a pas d'aïeux aussi brillants! Quelquefois, nous autres Scythes, nous nous sentons mal à l'aise au milieu de ces richesses d'héritage, et de ces ruines léguées... » (*Lettres de France et d'Italie*, p. 91.)

(4) MAXIME GORKI : *Lénine et le paysan russe*, p. 110.

de ce peuple qui ne sortit du paganisme que pour être colonisé par les Asiatiques envahisseurs.

Ce passé sans vigueur, sans énergie, que « rien n'animait que le forfait, que rien n'adouçissait que la servitude », quelle trace féconde pouvait-il laisser dans son esprit? La Russie n'a pas connu cette adolescence des nations, époque des grandes passions collectives, cet âge d'activité exubérante, de jeu exalté des forces morales, dont la mémoire se transmet aux générations futures qui en font leur leçon et leur jouissance. Ses premières années, elle les a vécues dans une sorte de stupeur immobile, et jusqu'au seuil des temps modernes, elle était encore en pleine fermentation chaotique : « Nous en sommes toujours, disait Tourgueniev, à la période gazéiforme. »

Aussi bien l'apport du peuple russe à la civilisation générale a-t-il été à peu près nul. N'oublions pas que la Russie est à peine à cinq siècles de l'invasion des Barbares, alors que la vieille Europe a subi la même crise depuis plus de quatorze siècles : une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations. Cette différence fondamentale, voilà le trait dominant qui isole le peuple russe, le situe dans un climat de vide, le sépare des destinées historiques du reste de l'humanité.

Nul mieux que Tchaadaïeff n'a exprimé le malheureux destin de sa race, placée comme en dehors du temps et que l'éducation universelle du genre humain n'a pu atteindre (1). « Venus au monde, dit-il, comme des enfants illégitimes, sans héritage, sans lien avec les hommes qui nous ont précédés sur la terre, nous n'avons rien dans nos cœurs des enseignements antérieurs à notre propre existence. Ce qui est habitude, instinct chez les autres peuples, il faut que nous le fassions entrer dans nos têtes à coups de marteau. Nous sommes pour ainsi dire étrangers à nous-mêmes. Nous marchons si singulièrement dans le temps qu'à mesure que nous avançons, la veille nous échappe sans retour (2). C'est une conséquence naturelle d'une culture toute d'importation et d'imitation. Il n'y a pas chez nous de développement intime, de progrès naturel; les nouvelles idées balayaient les anciennes, parce qu'elles ne viennent pas de celles-là et qu'elles tombent on ne sait d'où. Ne prenant que les idées toutes faites, la trace ineffaçable qu'un mouvement progressif grave dans les esprits et qui fait leur force, ne sillonne pas nos intelligences. Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas. »

Aussi l'intelligence russe ne trouva-t-elle nulle part ce patrimoine d'idées héréditaires, de notions acquises, qui relie le présent au passé (3), assurent à l'esprit son aisance et son jeu. Etrange situation d'un peuple, pour qui l'expérience des âges

(1) Cf. *Œuvres choisies de Pierre Tchaadaïeff*, publiées par le Père GAGARINE, S. J. Paris, 1862. Ces « lettres philosophiques » sont un document de tout premier ordre qu'il faudrait réimprimer intégralement : nous y faisons maints emprunts. La première, écrite en français et traduite en russe, fut publiée par surprise en 1836, dans le *Télescope*, revue qui paraissait à Moscou. L'empereur Nicolas I^{er} supprima la revue, exila le rédacteur en chef et l'auteur fut déclaré fou. Le malheureux Tchaadaïeff fut condamné à garder la chambre et, à jour fixe, un médecin désigné d'office venait constater son état mental. Cette lettre produisit dans toute la Russie une émotion telle qu'aucun écrit n'en avait jamais suscité de semblable.

(2) « Je ne veux rien relier du passé au présent, dit un personnage d'Alexis Tolstoï; je n'ai que faire de ce qui fut hier; je ne sais ce qui sera demain; je constate seulement le trouble de mon âme. »

(3) « Le respect du passé? dit Herzen. Mais quel est le point de départ de l'histoire moderne russe, sinon l'entière négation de la tradition?... Nous sommes indépendants, parce que nous ne possédons rien, rien que nous puissions aimer. » Maintes fois Herzen revient sur ce thème obsédant : « Chez les vieilles nations occidentales, écrit-il en 1860, le passé est aussi vivant que le présent... Nous sommes aussi indépendants dans le temps que dans l'espace. Nous n'avons ni souvenirs qui lient, ni héritage qui impose des devoirs. »

semble nulle, comme si la loi générale de l'humanité avait été révoquée pour lui, et qui ne s'est accordé au mouvement de la pensée humaine, quand il fut réveillé de sa longue torpeur, que par une imitation aveugle, superficielle et maladroite des autres peuples. Chaque fait important de son histoire est un fait imposé; chaque idée nouvelle est presque toujours une idée qu'il a reçue du dehors. Pouvaît-il en être autrement? Si Pierre le Grand avait trouvé au milieu de sa nation une histoire riche et féconde, des traditions vivantes, des institutions profondément établies, n'eût-il pas hésité à la couper de ce passé et n'y eût-il pas, au contraire, cherché les bases de la régénération de son pays (1)? Mais il vit que la *donnée historique* lui manquait à peu près complètement; car l'histoire d'un peuple ne se compose pas seulement d'une série de faits qui se succèdent dans le temps; c'est encore une suite d'idées qui s'enchaînent et s'inscrivent au plus profond des âmes. Il faut qu'une pensée, qu'un principe y circulent, qui se développent à travers les événements et leur donnent un sens (2).

Henri MASSIS.

Où se trouve l'Eden ?

A cette question posée par M. H. G. Wells, le R. P. Mac Nabb, dominicain, un des religieux les plus éminents de l'Angleterre, vient de répondre en ces termes :

La question « originelle » de M. Wells — son péché originel, pourrait-on presque dire — était celle-ci : « Où se trouve le Jardin d'Eden ? » A quoi il convient de répondre de la façon la plus simple du monde : « Je l'ignore ». D'aucuns ajouteront même (procédé de rhéteur) : « Et cela m'est souverainement indifférent ».

Au cours de ces amusantes discussions publiques qui ont lieu dans nos parcs, on se heurte constamment à de semblables questions. C'est ainsi que de jeunes conférenciers sont parfois mis à l'épreuve par quelque voix à l'intonation bien déterminée demandant : « Le Ciel, est-ce un lieu ? » A quoi le conférencier répond, avec raison : « Oui, le Ciel est un lieu ». A peine a-t-il eu le temps d'émettre cette assertion qu'une autre question d'ordre plus précis lui est posée : « Alors, où est-il ? » Et quasi toujours, j'ai vu cette question provoquer une explosion de rire dans la foule, rarement dans toute la foule. Ces rires se superposent à la question mettent souvent les nerfs du jeune *conférencier* à une épreuve « héroïque ».

La réponse qui s'impose est naturellement celle-ci : « En vérité, je ne sais pas où se trouve le Ciel, mais je sais qu'il se trouve quelque part ».

D'habitude, l'interrupteur ne se tient pas pour battu. On peut pourtant en venir à bout, sinon le convaincre, par quelque question dans le genre de la suivante : « M. Baldwin est-il quelque part ? Alors — où est-il ? » A supposer que

(1) Cf. TCHAADAÏEFF, *loc. cit.*, p. 133 : « Pierre le Grand ne trouva chez lui que du papier blanc, et de sa forte main, il traça ces mots : *Europe et Occident!* Dès lors, nous fûmes de l'Europe et de l'Occident. »

(2) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

l'assistance et la politique fassent deux, le conférencier peut demander avec bonne humeur : « La demi couronne que vous perdités la semaine dernière, se trouve-t-elle quelque part ? Si oui, où est-elle ? » L'interrupteur lui-même pourra déduire de ces questions combien il est illogique de penser qu'un homme se trompe en ne sachant pas où se trouve une chose alors que pourtant il sait qu'elle se trouve quelque part ?

Telle est la réponse à la question de M. Wells : « Où est le Jardin d'Eden ? » Même en admettant la vérité littérale du récit de la genèse, nous ne sommes pas tenus de connaître l'emplacement du Paradis terrestre. Nous sommes ici à peu près en même posture que M. Wells et ses coévolutionnistes : tous sont convaincus que les hommes descendent de certains animaux, seulement ils ne savent pas desquels. En plus, ce processus a dû s'effectuer quelque part, mais ils ignorent où.

Jamais je n'ai pu comprendre — je le jure sur ma propre existence — pourquoi l'histoire de l'humanité, si elle commence par un homme et une femme se trouvant dans un jardin est dégradante; pourquoi si elle est au début celle de deux chimpanzés ou de deux babouins, l'un mâle, l'autre femelle, habitant une jungle, cette histoire est libérale et ennoblissante !

Mais voilà que M. Wells à sa question « originelle » : « Où se trouve le Jardin d'Eden ? » en ajoute une autre. Il demande à M. Chesterton et, incidemment, aux coréli-gionnaires catholiques de ce dernier : « Il n'y a jamais eu de Paradis terrestre, dites-vous ? » A quoi la réponse la plus simple et la plus exacte à donner sera identique à la première : « Je n'en sais rien ». Certains d'entre nous seront tentés d'y ajouter (procédé de rhéteur !) « En vérité, cela m'est bien indifférent ! »

L'Écriture est un livre à la fois trop humain et trop divin pour que nous puissions répondre à brûle pourpoint : « Elle contient ceci ; elle contient cela ». Nous autres, théologiens, ne devons imiter qu'avec prudence les générations hâtives de la science. Si, naguère, nous avions fait un accueil par trop hospitalier aux généralisations qu'avaient élaborées certains naturalistes, il nous eût fallu changer d'opinions dans ce domaine dix ou quinze fois rien qu'au cours du dernier demi-siècle !

Mais, nous abordons l'Écriture avec des sentiments de certitude complète à l'égard du peu que nous connaissons, d'une part, et d'autre part, nous reconnaissons pleinement qu'il est beaucoup de choses que nous ignorons encore et que, peut-être, nous ignorerons toujours ici-bas. Cependant, nous n'allons pas nier ce que nous connaissons parce qu'on nous reproche d'ignorer ce que nous ne connaissons pas. Nous n'irons pas renoncer par exemple à la naissance virgine du Fils de Dieu seulement parce que la seule chose à peu près certaine est qu'elle n'eut pas lieu un 25 décembre. Et nous ne renoncerons pas à nos croyances relatives au séjour de Jésus à Nazareth pour cette seule raison qu'il y a doute quant à la date exacte. Mais nous carresserons l'espoir que la pensée humaine et les recherches humaines finiront par rendre le firmament de la Révélation aussi connu et aussi clair que le sont déjà les hiéroglyphes stellaires que le doigt du Très Haut a tracés dans la voûte céleste.

Prêtons donc l'oreille à ces paroles rassurantes du grand penseur de l'Église, Saint Thomas d'Aquin : « Lorsque nous discutons ces espèces de questions (il s'agit du 1^{er} chapitre de la Genèse) observons, comme le veut Saint-Augustin, les deux règles suivantes. Tout d'abord, tenons-nous en à la vérité scripturaire sans faiblir. En second lieu, étant donné que l'Écriture-Sainte peut-être interprétée de façons multiples, n'adhérons à une explication particulière que dans la mesure où nous serons prêts à l'abandonner si sa fausseté nous est démontrée *certa ratione*. Car il ne faut pas que la Sainte-Écriture soit exposée à la risée des incroyants et qu'un nouvel obstacle les empêche de croire ». (*Summa Theologica* 1a. Qu. 68. Art. 1.)

C'est dans ces termes que le Bœuf Muet d'Aquin rassure la mentalité moderne, cette mentalité qui a trouvé son expression la plus authentique dans la pathétique réaction de M. Wells contre le « littéralisme » protestant.

VINCENT Mc NABB, O. P.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Sur la curieuse histoire de l'hélium

Le 5 juillet dernier, le physicien hollandais Keesom annonçait à l'Académie des sciences, qu'il venait de solidifier l'hélium. L'histoire de ce corps mérite d'être contée : on dirait qu'une fée aux goûts fantasques a présidé à ses destinées, car tout y sort de l'ordinaire.

Et, tout d'abord, c'est dans le Soleil qu'on est allé le découvrir, et le Soleil, en digne parrain, lui donna son nom ($\eta\lambda\iota\omicron\varsigma$). Voici

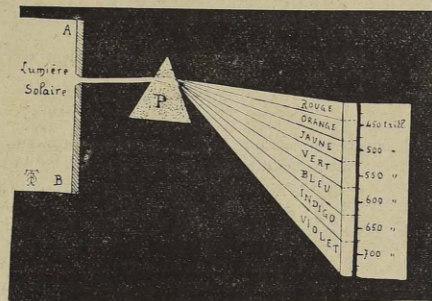


FIG. 1. — La lumière blanche du soleil est le résultat de la superposition d'un très grand nombre de vibrations de l'éther (toute la gamme des vibrations dont la fréquence est comprise entre 400 trillions et 750 trillions d'oscillations par seconde). Le prisme trie ces vibrations d'après leurs fréquences comme l'indique l'échelle en trillions écrite à droite de la figure. On voit qu'à chaque teinte du spectre correspond un nombre de vibrations par seconde bien déterminé.

comment l'hélium daigna révéler son existence aux habitants de la Terre :

On sait que, si on fait pénétrer dans une chambre obscure un mince filet de rayons solaires, et qu'on lui fasse traverser un prisme

(1) Chronique mensuelle.

de verre, il s'étale en une bande brillante présentant les sept couleurs de l'arc-en-ciel (fig. 1). C'est le *spectre solaire*. Cette dispersion est connue depuis des siècles.

Mais, en 1814, Fraunhofer, en munissant son spectroscope d'un dispositif optique permettant de faire la « mise au point » du spectre, montra que ce phénomène n'est pas aussi simple qu'on l'avait cru tout d'abord : le spectre apparaît rayé de lignes noires, dont la position et l'intensité relatives sont d'une constance remarquable (fig. 2, a).

En braquant le spectroscope sur les diverses étoiles, on constata que chacune d'elles a un spectre de raies spécial, différent de celui du soleil, et caractéristique : c'est une espèce d'empreinte digitale qui permet d'identifier chaque étoile, sans autre observation, par le message lumineux qu'elle nous envoie. Chacun de ces spectres et chacune des raies qui les constitue, furent repérés dans ce but avec une extrême minutie. La lune et les planètes, qui ne font que réfléchir la lumière du soleil, ont exactement le même spectre que lui et c'est bien la lumière qui est en cause : donc certaines fréquences de vibrations manquent dans la lumière solaire et laissent un vide dans la bande lumineuse.

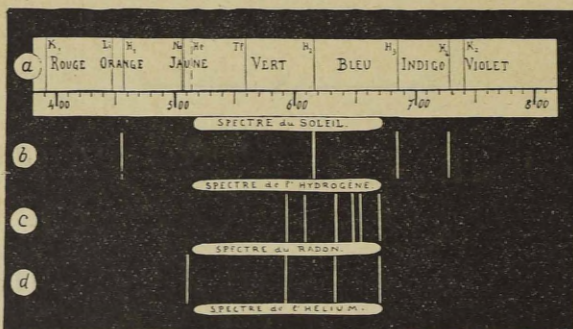


FIG. 2. — On remarquera :

1° Que les spectres représentés ci-dessus sont dessinés à la même échelle des fréquences. Celle-ci est marquée en trillions sous le premier spectre ;

2° Que dans la réalité on compte plus de deux mille raies dans le spectre solaire. Nous n'en avons dessiné que quelques-unes : les raies de l'hydrogène (H_1, H_2, H_3, H_4) ; celles du potassium (K_1, K_2), celle du sodium (Na) ; celle du lithium (Li) ; celle du thallium (Tl), et celle de l'hélium (He) ;

3° Que les 4 raies, noires H correspondent exactement aux raies du spectre de l'hydrogène ;

4° Que le spectre de l'hélium diffère de celui du radon.

Devant le spectroscope, on fit défiler toutes les sources lumineuses connues, et les résultats intéressants s'accumulèrent : Les solides et les liquides incandescents donnèrent un spectre continu, sans raies ; pour étudier les gaz à ce point de vue, on les rendit lumineux, soit en faisant éclater des étincelles électriques volatilisant les électrodes, soit en plongeant des sels dans des flammes très chaudes, soit en faisant briller des tubes de Geissler : leur spectre est formé de raies brillantes isolées, et chacun de ces spectres caractérise d'une façon certaine un corps donné (fig. 2, b, c, d). C'était une nouvelle méthode d'analyse chimique qui fournit des résultats remarquables, notamment la découverte d'une série de corps simples inconnus jusque-là : le rubidium, le césium, le thallium, le gallium, l'indium, etc.

Cependant, on n'avait trouvé aucune explication des raies sombres : En 1849, Foucault signala que si, en plaçant un peu de sel de cuisine (chlorure de sodium) N dans un bec de Bunsen B on produit sur un écran le spectre S du sodium (formé de deux raies jaunes très rapprochées et très vives, attestant les fréquences de 508,8 et de 509,5 trillions) et qu'ensuite, sans éteindre le bec de Bunsen, on allume derrière lui une source lumineuse, qui produirait en agissant seule un spectre continu (telle une lampe à arc A), le spectre du sodium est renversé, c'est-à-dire qu'on voit apparaître sur l'écran un spectre coloré S complet, barré

de deux raies noires ; celles-ci occupent exactement la place des raies brillantes du sodium (fig. 3).

Une analogie fera comprendre le mécanisme de ce phénomène : Soit un diapason donnant le *la* fondamental. De quelque manière

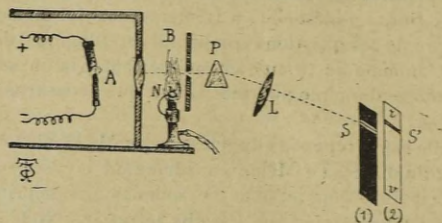


FIG. 3. — Si la lampe A est éteinte, le chlorure de sodium N rendu incandescent dans le Bunsen B donne quand on interpose un prisme P et une lentille de mise au point L, les deux lignes brillantes S du spectre (1). Si pendant cette illumination de N on allume l'arc A, le spectre se renverse comme il est indiqué en (2) : on voit un spectre continu barré de deux raies noires S'. Celles-ci remplacent exactement les raies brillantes de (1).

qu'on l'attaque (choc, frottement d'archet, etc.), ses branches feront 435 oscillations complètes par seconde. Il est incapable de vibrer à une autre fréquence : c'est d'ailleurs l'unique raison de son emploi. Imaginons, maintenant, qu'on dirige vers ce diapason au repos un faisceau de rayons sonores, comprenant toutes les fréquences comprises entre 400 et 500, la plupart de ces ondes sonores dépasseront le diapason sans l'impressionner ; mais celles dont la fréquence est de 435 trouveront en lui un vibrateur approprié : il y aura *résonance*, c'est-à-dire que ces vibrations épuisent leur énergie à mettre en branle le diapason, qui, de fait, « chantera » (ce qu'il n'eût pas fait si la fréquence 435 eût fait défaut parmi les ondes incidentes). Mais les ondes de cette fréquence, ayant ainsi épuisé leur énergie, seront éteintes et n'existeront plus ou seront fort affaiblies dans le faisceau qui dépasse le diapason : si on dispersait ce faisceau comme le prisme disperse les ondes lumineuses, on constaterait une « raie muette » correspondant à la fréquence 435.

Revenons au sodium : ses atomes sont ainsi construits que ses constituants ne peuvent vibrer qu'aux fréquences de 508,8 et 509,5 trillions. Si des ondes accordées viennent à passer, elles s'épuisent à ébranler les atomes et le faisceau qui dépasse cette vapeur en est totalement ou partiellement privé.

Or, la couche superficielle du soleil est formée par des métaux en ébullition (la photosphère) ; à elle seule, elle donnerait un spectre continu. Mais cette fournaise, en vertu même de l'ébullition, est enveloppée d'une atmosphère de vapeurs métalliques (la photosphère), et celles-ci absorbent au passage précisément les fréquences que, dans leur incandescence, elles seraient capables d'émettre. Il se forme donc, comme nous l'avons signalé, un spectre renversé des métaux qui entrent dans la composition du soleil. En comparant la position de ces raies avec celles des raies que donnent les métaux terrestres, on a constaté que tous les corps simples connus, à l'exception du mercure, de l'or et du platine, existent dans le soleil ; ce qui, soit dit en passant, plaide éloquentement en faveur de la thèse d'une origine commune.

Les choses en étaient là quand, en 1869, Norman Lockyer et Frankland signalèrent, dans le spectre solaire, une raie qu'on ne retrouve dans aucun spectre des corps terrestres connus. Cette raie est, comme celles du sodium, dans le jaune et correspond à la fréquence de 516 trillions (fig. 2, a). Il fallait en conclure qu'il existe, dans le soleil, un corps inconnu ici-bas. On se contenta de le baptiser : il reçut le nom d'hélium.

Il resta cependant quelques sceptiques, jusqu'à ce que, en 1895, Sir W. Ramsay, étudiant le spectre des gaz qui s'échappent de la clivée traitée par l'acide sulfurique, y rencontra, non sans stupeur, la raie de l'hélium ! Comme l'astronome du Bonhomme, nos physiciens avaient donc cherché dans le soleil ce qui leur pendait sous le nez. Et, depuis lors, ce même gaz fut capté avec une telle abondance au griffon de certaines sources thermales des Etats-Unis, qu'à la fin de la guerre mondiale, les Alliés en gonflèrent leurs dirigeables ! L'hélium jouit, à cet égard, d'avantages précieux : Il est vrai que sa densité est deux fois celle de l'hydrogène, mais il est absolument ininflammable et il ne diffuse pas à travers les parois de sole caoutchoutée.

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

HUITIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- S. E. LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes : *Saint François d'Assise* (le 29 mars),
S. G. MGR BAUDRILLART, évêque d'Imeria, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française : *Les Martyrs de Septembre* (le 4 janvier),
L'AMIRAL THAON DE REVEL, duc de la Mer, ancien ministre de la Marine italienne (la date sera annoncée ultérieurement),
LE GÉNÉRAL WEYGAND, ancien haut-commissaire en Syrie : *La Syrie, mandat français* (le 30 novembre),
LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *La politique de Pascal* (le 23 novembre),
M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française : *Comment j'ai été amené à écrire la vie de sainte Thérèse d'Avila* (le 21 décembre),
M. JACQUES BARDOUX, de l'Institut de France : *Les deux Congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919* (le 16 novembre),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges : *La politesse au temps de la monarchie et de l'empire* (le 1^{er} février),
M. LUCIEN ROMIER, directeur du Figaro : *Les Etats-Unis d'Europe* (le 22 février),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française : *Politesse à table* (le 28 décembre),
MADAME MARIE GASQUET : *Politesse du cœur* (le 14 décembre),
M. ANDRÉ BELLESSORT : *Sainte-Beuve chez Victor Hugo* (le 8 février),
M. RENÉ BENJAMIN, fera trois conférences :
1^o *De quelques mufles* (le 18 janvier); 2^o *Le génie de la Touraine* (le 15 février);
3^o *Jours de soleil en Provence, taureaux et méridionaux* (le 22 mars),
M. GEORGES BERNANOS : *Sous le soleil de Satan* (le 25 janvier),
M. ANTOINE REDIER, directeur de la Revue française : *Eloge de la politesse* (le 7 décembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier à Paris, lira : *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel (le 15 mars).

La première conférence sera donnée le mardi 16 novembre à 5 heures, par M. Jacques BARDOUX, de l'Institut
SUJET : *Les deux congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919.*

Prix de l'abonnement à la série des dix-huit conférences :

Fauteuils et baignoires réservés : 120 francs; fauteuils, baignoires, balcons : 100 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures; pour les anciens abonnés du 3 au 10 novembre; pour les nouveaux abonnés à partir du 10 novembre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

La découverte de Ramsay était à la fois un magnifique succès pour les méthodes de l'analyse spectrale, et une piteuse déchéance pour l'hélium qui, modestement, prenait rang parmi les gaz ordinaires.

Mais la roture semblait lui peser... W. Ramsay qui la lui avait imposée se chargea, en collaboration avec Fr. Soddy, de lui rendre des titres de notoriété.

L'événement eut lieu en 1903.

L'apparition du radium découvert par M. et Mme Curie (1896) venait de révolutionner le monde savant. On se trouvait en présence d'un corps simple de poids atomique élevé (226) rayonnant, sans aucune interruption et sans rien perdre en apparence, une quantité très appréciable de chaleur : un gramme de radium émet 133 calories par heure.

Le dogme de la conservation de l'énergie était menacé, et une vraie fièvre agita le monde savant. Ce ne fut cependant qu'une fausse alerte : Rutherford montra que le radium projette au loin, avec des vitesses inimaginables, des particules β identiques aux électrons, et d'autres particules de masse 7500 fois plus grande, qu'on appela particules α : l'arrêt brusque de ces projectiles est la cause du dégagement de chaleur. On assistait donc à une espèce d'explosion intra-atomique libérant une énergie y accumulée à l'origine des temps. L'existence de cette énergie n'était donc ni plus ni moins explicable que celle de toute autre : c'était l'éternelle question de Premier Moteur posée sous une forme nouvelle.

Mais si le fait du radium ne faisait pas crouler tout l'édifice de la physique moderne, il n'en présentait pas moins à la sagacité des chercheurs toute une série de problèmes troublants, dont la solution allait aboutir à des conceptions vraiment scientifiques sur la structure interne de l'atome.

On s'aperçut presque aussitôt après la découverte du radium que ses propriétés étranges ne lui étaient pas exclusivement réservées : si on enferme dans une ampoule un peu de radium, cette ampoule se remplit petit à petit d'un gaz qui jouit de toutes les propriétés apparentes du radium lui-même. Ce gaz diffuse et se condense comme tous les autres et on lui trouva comme poids atomique 222. Il reçut d'abord le nom d'*emanation* puis (pour le distinguer des emanations du thorium et de l'actinium) celui de *radon*. On ne pouvait manquer de rechercher le spectre du radon. Le problème — sauf à obtenir ce corps à l'état pur — n'offrirait aucune difficulté : enfermer un peu de ce gaz dans un tube de Geissler, l'illuminer par décharge électrique et braquer dans sa direction un spectroscope. Comme on s'y attendait, on vit se dessiner un spectre nouveau, différent de celui du radium (fig. 2, c) : le radon était donc bien un corps simple défini. L'expérience fut refaite, avec le même tube scellé, quatre jours plus tard. Le résultat fut ahurissant : le spectre accusait incontestablement une ligne qui n'y était pas au premier essai, et cette ligne se renforça de jour en jour jusqu'à devenir très brillante.

Or, un spectre nouveau est le signallement certain d'un atome nouveau. Jamais jusque-là, quels que fussent les moyens mis en œuvre, on n'avait réussi à modifier le spectre d'un corps simple : on assistait donc vraiment à la naissance d'un atome. Et l'étonnement ne fut pas moindre quand on constata que cette ligne était précisément celle qu'en 1869 Lockyer avait signalée dans le soleil : la raie de l'hélium !

Le radon se transforme donc en hélium ; ce fait prend toute sa signification si on note que l'atome de radon et l'atome d'hélium sont aussi spécifiquement différents que l'atome d'or et celui de mercure. Pour la première fois depuis que le monde est monde on assistait à la transformation d'un corps simple : le rêve des alchimistes, remis depuis longtemps dans l'armoire aux chimères, était donc devenu réalité ! Que d'espoirs virent le jour... mais il y a loin de la coupe aux lèvres...

Je dois me borner ici au rôle que joue l'hélium dans cette question : Sur une pointe métallique déposons une petite fraction de milligramme de radium Ra, et plaçons cette pointe à quelques millimètres d'un petit écran enduit de sulfure de zinc A, B (fig. 4).

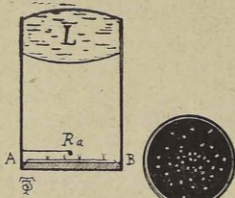


FIG. 4. — A gauche, coupe du spinthariscopes de Crookes; à droite, aspect de l'écran au sulfure de zinc AB regardé à travers une loupe L. C'est l'aspect à un moment donné, car les points brillants s'allument et s'éteignent en tous les points de l'écran.

Observons cet écran à la loupe L dans l'obscurité complète : nous voyons de petites étoiles s'allumer et s'éteindre tour à tour en tous les points de l'écran. Ce petit appareil (le spinthariscopes de Crookes) rend intuitif le caractère *discontinu* des émissions du radium. Il est aujourd'hui certain que ces petits éclairs sont dus aux chocs des particules α brusquement arrêtées par l'écran. L'étude de ces particules donna des résultats précis : leur poids atomique est 4 et leur charge électrique deux unités naturelles positives. On ne pouvait manquer d'être frappé par l'identité du poids atomique de la particule α et de l'hélium, et l'on admit qu'un atome d'hélium n'est pas autre chose qu'une particule α qui s'est *neutralisée* en captant dans le milieu ambiant deux électrons négatifs (l'air en contient toujours).

Cela étant, le processus de la désagrégation du radium peut se représenter comme suit (fig. 5).

Un atome de radium (poids atomique 226) émet une particule α (poids atomique 4) et devient de ce chef atome de radon (poids atomique 222). La particule α s'empare de deux électrons du milieu, ce qui la transforme en atome d'hélium. Le radon émet à son tour une particule α et devient atome de radium A, et ainsi de suite. On est arrivé à établir ainsi un véritable arbre généalogique, dont l'ancêtre est le radium et le dernier descendant connu le radium F, qui est chimiquement et physiquement indiscernable du plomb.

L'hélium est un produit collatéral de la plupart des termes intermédiaires, mais lui-même n'a pas de descendance : c'est un atome stable.

On alla plus loin encore dans l'étude de la structure de cet atome. Quand, en 1919, Rutherford eut démontré l'existence du *proton* (de poids atomique 1 et portant une unité naturelle de charge électrique positive), identique à l'ion hydrogène, on schématisa la particule α selon la figure 6 : quatre protons cimentés entre eux par 2 électrons

qui les neutralisent incomplètement (d'où la charge positive de cette particule). Quand deux nouveaux électrons sont captés par ce noyau et tournent autour de lui comme des planètes autour du soleil il devient atome d'hélium.

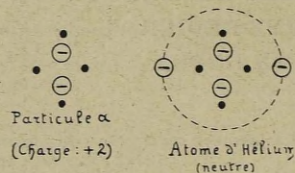


FIG. 6. — La particule α , formée de 4 protons positifs (très petits) et de 2 électrons négatifs (plus gros) présente 2 charges électriques non neutralisées. Son poids atomique est 4 (car, quoique plus gros, les électrons ont une masse près de deux mille fois plus petite que celle des électrons). Quand la particule α capte deux électrons, sa masse ne varie pas sensiblement, mais sa neutralisation change totalement ses propriétés physiques et chimiques : c'est un atome d'hélium.

Ce corps a donc livré le secret de sa naissance et de sa structure. Jusqu'en juillet dernier il se payait le luxe de tenir les physiciens en échec d'une dernière manière : Tous les gaz connus ont pu être liquéfiés et solidifiés. L'hélium seul résistait ; il avait mis très mauvaise grâce à prendre la forme liquide et refusait obstinément de se congeler.

L'histoire de sa capitulation fera l'objet de notre prochaine chronique.

J. TILLIEUX.

Dante et Béatrice

chez Madame Espinasse-Mongenot

Donne, ch' avete intelletto d'amore...

DANTE, *Canzoniere*, Canzone II

Un livre si charmant et si beau m'arrive de Toulouse qu'il me fait oublier tous les livres de Paris. Il s'orne de douze roses rouges, purement dessinées par Pierre Laprade, et il s'intitule : *Guirlande de neuf leçons sur douze sonnets de Dante*. Douze roses rouges!... Oui, chacun des sonnets de l'Alighieri est bien comme une belle fleur de sang et de flamme.

Un sonnet liminaire de Charles Maurras nous avertit de tout le bien qu'il faut penser de M^{me} Espinasse-Mongenot, traductrice de l'altissime poète :

*Haute messagère
D'un ciel enchanté
Par qui l'Aligère
Nous a visités,*

*La fable étrangère,
Le vers contracté,
L'emphase légère
M'eussent arrêté,*

*Mais à votre école
Sont vite compris
Des âpres symboles*

La lettre et l'esprit...

Les leçons de M^{me} Espinasse-Mongenot entraînent, en effet, le lecteur, avec tant de grâce et d'amour, qu'il se trouve porté dans l'intelligence de la vie et de l'œuvre dantesques sur des chemins de parfums et de lumière. Je me rappelle une conférence de l'aimable commentatrice, dans une ville du Bas-Languedoc. Nous nous étions longuement promenés, dans un beau jardin où ruissellent les eaux et les pelouses et d'où l'on voit entre les pins, sur l'horizon, la Méditerranée toute proche, pareille au grand bouclier d'azur et d'argent d'un Archange. Dans ce jardin, dédié aux poètes, où le paysage et la causerie nous ramenaient constamment au prisme du chant sublime qui est la plus haute fleur de Florence, j'ai vu combien M^{me} Espinasse-Mongenot aimait Dante comme un grand ami qu'elle eût connu personnellement, qu'elle eût suivi dans les rues de sa ville et avec qui elle se fût plu d'évoquer le souvenir de la très gentille Béatrice. Elle nous parlait des jardins de Dante, de ces jardins de la campagne toscane, où le petit garçon, Dante Alighieri, allait courir avec ses compagnons qui ressemblaient aux anges des fresques de Ghirlandajo. Elle nous montrait, emplissant ses yeux d'enfant, des images familières qui illustrent les trois Cantiques, s'arrêtant devant la boutique d'un cordonnier, et puis, tout d'un coup, à un battement de son cœur, levant les yeux sur la petite fille qu'il aimait...

Charles Maurras nous a livré le secret d'une telle connaissance affectueuse, dans sa très belle préface à la traduction de *l'Enfer* : « Venue de la Franche-Comté, en ligne paternelle, nous dit-il, M^{me} Espinasse-Mongenot est née en Savoie, où la famille de sa mère, après avoir longtemps servi la maison ducal, s'est divisée en branche italienne et branche française, lorsque les derniers

duc nous ont abandonné le berceau et les tombeaux de leur dynastie... M^{me} Espinasse-Mongenot se trouvait donc si bien placée entre les deux versants de nos lettres latines qu'à dix-huit ans, elle pouvait se demander si le livre qu'elle voulait écrire serait italien ou français. Elle savait déjà par cœur les *Canzone* et la *Vita Nuova*, sans parler des cantiques, approfondissait le *Convivio* et lisait aussi bien *Del volgari eloquio* que *De Vulgari eloquio*, car elle avait eu soin de compléter dans tous les sens sa culture naturelle, qui était la culture classique... Le désir de concevoir avec précision le mieux défini des poètes lui fit compulsurer une bibliothèque de commentateurs. Il faut donc appeler une bénédiction l'heureux penchant qui fit dériver vers la France, et, si je ne me trompe, jusqu'à la plaine de Toulouse, ce beau et riche *tesoretto* de l'intelligence dantesque. » J'ajouterais volontiers que M^{me} Espinasse-Mongenot est une lectrice assidue et fervente des deux *Somme*s et qu'elle n'ignore rien de la poésie provençale, d'Arnaud Daniel à Mistral. Elle pense que l'on ne peut bien comprendre la *Divine Comédie*, sans se référer à l'enseignement de l'Aquinat et que si Dante a pu refondre dans son œuvre les éléments les plus vivants de l'œuvre des troubadours, on retrouve plus d'une fois l'écho de ses rimes d'or dans les plus hauts poèmes du Félibrige. Avec cela, pas la moindre trace en elle de pédantisme. Je frémis à la pensée que sans l'énergique intervention de Maurras, elle aurait supprimé, de sa traduction de *l'Enfer*, tout l'admirable commentaire qui l'accompagne. La traduction et le commentaire du *Purgatoire*, la traduction et le commentaire du *Paradis* sont achevés, je crois. Faut-il que des difficultés d'édition retardent indéfiniment notre plaisir?

La *Guirlande de neuf leçons sur douze sonnets de Dante* nous apporte du moins un bien précieux intermède. C'est toute la jeunesse de l'Alighieri et de Béatrice qui ressuscite devant nos yeux. Nul n'ignore leur première rencontre, telle que le poète l'a décrite dans la *Vita Nuova*. La fille de Foulques Portinari, la petite fille en robe rouge, à peine fut-elle vue par ce petit garçon qui n'avait pas dix ans, qu'en lui cet « esprit de vie qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur commença à trembler avec tant de force que ce mouvement se fit sentir dans les plus petites veines ».

Sa commentatrice le rencontre lorsqu'il a vingt ans et qu'avec ses amis, Guido Cavalcanti et Cino da Pistoja, il écrit des sonnets. Mais il trouve seul l'expression juste : « Chez Dante, dit M^{me} Espinasse-Mongenot, c'est tout de suite l'équilibre. Si la philosophie la plus haute se mêle parfois à son sentiment le plus vrai, c'est avec une telle élégance, une si suave nouveauté, que l'esprit et le cœur en sont ravis d'un seul coup. Son amour pour Béatrix, la *gentilissima Donna*, ne dédaigne rien de ce qui le constitue : il ne cherche point à se faire immatériel — et s'il s'élève, et se fortifie jusqu'à devenir une pensée, c'est dans le temps même qu'il reste une réalité sensible et agissante ». On se demande comment il a pu se trouver des critiques assez fermés — je m'excuse d'un excès de politesse — pour ne voir en Béatrice que la Philosophie ou la Théologie ou l'Eglise ou la Grâce. Elle est tout cela, sans aucun doute, puisque le poète a voulu rassembler sous son nom tout ce qu'il a aimé. Elle est d'abord, elle est toujours Béatrice Portinari. « ... Premièrement, a écrit Charles Maurras, le poète commença par l'aimer, par la perdre et par la pleurer... Voici un sincère cœur d'homme déchiré et flétri à cause d'une enfant dont l'image le suivait partout ». Et Maurras de rappeler avec raison qu'au chant deuxième du *Paradis*, lorsque Dante écrit le vers sublime :

Beatrice in suso ed' io in lei guardara,

« Béatrice regardait en haut et moi je regardais en elle », lui-même, quand elle l'initie au premier cercle du ciel, « il ne cessera de la proclamer aussi gracieuse que belle, *si lieta come bella*, et de louer ses yeux d'enfant, *occhi giovinetti*, et les autres charmes

mortels dont il a le cœur prisonnier ». Mortels, Maurras? Oui, sans aucun doute. Mais ils défient le temps, eux aussi. Dante croit à la résurrection de la chair.

Laissons donc les critiques inhumains qui se refusent à croire, contre les témoignages des plus anciens commentateurs et de l'Alighieri lui-même, à cet « amour si beau que le monde en subit encore le charme ».

Le premier sonnet que cite M^{me} Espinasse-Mongenot et que Dante écrivit à vingt ans est une louange de Béatrice : *Tanto gentile e tanto onesta pare.*

La Donna mia...

« Si noble et si gracieuse apparaît — une Dame lorsqu'elle salue quelqu'un — que toute langue, d'émotion se fait muette — et que les yeux n'osent se fixer sur elle.

« Elle s'en va parmi les louanges — doucement revêtue de son humilité; — et il semble qu'elle soit une chose venue — du ciel afin d'en montrer sur terre le miracle. »

Je ne puis m'empêcher de songer à la *Communion des Saints* de Mistral, qui est la perle des *Iles d'or* :

« Elle descendait en baissant les yeux — des escaliers de Saint-Trophime. — C'était à l'entrée de la nuit, — des vèpres on éteignait les cierges. — Les saints de pierre du portail — comme elle passait la bénirent — et de l'église à sa maison — l'accompagnèrent du regard.

« Car elle était gentille comme je ne sais pas — et jeune et belle, on peut le dire — et dans l'église personne peut-être — ne l'avait vu parler ou rire. — Mais quand l'orgue rententissait — et que l'on chantait les psaumes — elle se croyait être en Paradis — et que les anges la portaient... »

Mais Frédéric Mistral ne nous a point dit si quelque Vincent — ou lui-même — attendait au passage cette sœur de Mireille. Tandis que le dernier tercet de Dante est bien clair :

« Et il semble que de son visage émane — un esprit suave et plein d'amour — qui va, disant à l'âme : soupire. »

Après Béatrice, M^{me} Espinasse-Mongenot s'est plu à évoquer l'amour. Il faudrait pouvoir reproduire en entier toute sa deuxième leçon pour voir comme elle nous montre vivant, de la vie la plus intime du poète, un sonnet métaphysique et scolastique, écrit par Dante à la demande d'un ami. Mais je préfère, cependant, celui-ci, que tout le souffle du printemps semble soulever :

« Guido, je voudrais que toi et Lapo et moi-même — nous fussons ravés comme par enchantement — et mis en un navire qui à tous les vents — sur mer s'en fût, suivant votre souhait et le mien... »

« ...Et puis, que Monna Vanna et Monna Bice avec celle désignée sous le nombre trente — fussent portées avec nous par le bon enchanteur :

« Et là, que nous parlions toujours d'amour — et que chacune d'elles fut contente — comme je crois bien que nous le serions aussi. »

M^{me} Espinasse-Mongenot pense que nous tenons là le premier sonnet de Dante. Monna Vanna était aimée de Guido; la jeune femme désignée sous le nombre trente était Monna Lagia, chère à Lapo, célébrée la trentième, en effet, dans une sirvente dantesque. La comtesse rappelle encore que Bice est le diminutif affectueux de Béatrice. Et elle n'hésite pas à préférer ce vaisseau à celui qui portait Virgile. Elle a raison. Je relis le tendre invocation d'Horace :

... Et serves animae dimidium meae.

Certes! la belle amitié inquiète... Mais sur le vaisseau de Dante, il y a tout l'amour. L'ode pour la nef de Virgile est un regret; le sonnet pour Monna Bice est un désir, une invitation au voyage, un palais de joie sur une belle île flottante, loin des contraintes et des empêchements de la terre... Sur ce vaisseau, Dante n'aurait point connu l'amère douleur qui l'environne, quand, un jour, Béatrice, avec de jeunes amies, rit légèrement de son air transi...

« Oui, vraiment transi, écrit M^{me} Espinasse-Mongenot, passé par-delà les limites de ses forces et de sa volonté, vraiment en allé de lui-même... C'est un magnifique moment de l'être que celui où il est saisi de telle sorte qu'il s'oublie lui-même et passe tout en un autre objet... » Mais nous ne serons pas plus dur pour Monna Bice que ne le fut son amoureux :

« ... Vous ne pensez point, ô Dame! d'où il vient — que je vous semble ainsi de si étrange mine — lorsque je regarde votre beauté.

« Si vous le saviez, plus ne pourrait pitié — maintenir contre moi l'épreuve coutumière... »

Avait-elle vingt ans, quand elle mourut? Pouvait-elle comprendre la pâleur et le tremblement sacrés du poète? Elle ne savait pas la faim et la soif de l'amour — et la dureté de l'exil dont parle Dante. Elle n'était qu'une petite fille, peut-être secrètement fière des beaux vers qu'elle inspirait et qui dissimulait sa fierté sous ce rire, inconsciemment si cruel que la mort ne l'est pas davantage...

Puis-je signaler, tout au moins, les autres belles leçons de M^{me} Espinasse-Mongenot sur les sonnets qu'inspira à Dante la mort de Foulques Portinari, le père de Béatrice, et la mort de Béatrice elle-même? Et la charmante pièce où Lisette paraît, « joyeuse et téméraire », mais est chassée par l'amour de l'unique Dame? — Et le dernier sonnet, qui semble une préfiguration de la montée du Paradis, — et où se montre une « Dame suzeraine », qui est certainement la Théologie, comme le dit M^{me} Espinasse-Mongenot, mais où je crois voir aussi « la face qui le plus ressemble au Christ », la Vierge invoquée par saint Bernard sur les sommets du troisième cantique, la véritable suzeraine de Béatrice, à qui Béatrice a conduit le poète pour le conduire jusqu'à Dieu.

JEAN SOULAIROL.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le devoir du médecin

Je demande à mes lecteurs la permission de m'adresser spécialement, aujourd'hui, à l'insigne et respectable corporation de ceux et même de celles qui révèrent pour patrons saint Luc et les frères anargyres Cosme et Damien. Etant donné, d'ailleurs, que nous en sommes tous tributaires, l'intérêt de cette chronique se généralisera de soi.

Il y a quelque trente ans paraissait, à Louvain, un petit livre qui valait plus que son pesant d'or, intitulé : *Le Devoir du Médecin*. Il avait pour auteur Eugène Hubert, fils et successeur de Louis Hubert de la Faculté de médecine, que le recteur d'alors, Mgr Abbeloos avait chargé du cours de déontologie médicale. Eugène Hubert, formé à bonne école, n'était pas seulement un praticien, un savant, un professeur du plus haut mérite, il était un homme d'infiniment d'esprit et je me souviendrai toujours, avec délices, des assauts d'épigrammes auxquels il se livrait en conversations et par correspondance rimée avec le sémillant et spirituel vice-recteur, Mgr Cartuyvels. Ces deux partenaires étaient

de force égale et tiraient ensemble des feux d'artifice éblouissants.

Tout ce qu'il avait de lettres classiques, d'humanisme, d'esprit du meilleur aloi, de pénétration, mais aussi de sens moral, de dignité professionnelle, d'amour de son noble métier, Eugène Hubert l'avait comme concentré dans ce *libellus aureus*, le *Devoir du Médecin* où ceux qui l'ont connu le retrouvent à chaque page et croient l'entendre encore. Il y a bien peu d'ouvrages de cette valeur littéraire qui aient paru en Belgique. Les cacographies y sont légion, non seulement dans la tribu des journalistes, qui méritent après tout quelque indulgence, mais dans la catégorie des savants, qui n'en méritent aucune. Les autres, ceux qui savent écrire, sont trop souvent, tendus et lourds, parce qu'ils fuient la simplicité, se croyant toujours obligés de rechercher le terme distingué et l'épithète rare. Eugène Hubert écrit de verve, avec un naturel charmant et rencontre toujours le mot juste. Il ne se guide pas dans sa toge professorale, il ne se carre pas dans le fauteuil académique, il est naturel et vivant.

Le malheur était que le petit livre dont nous parlons était devenu presque introuvable. C'était la perle cachée. Or, par une bonne fortune, dont on ne peut assez remercier le Ciel, il vient de réapparaître dans son texte intégral, remis au jour et tenu à jour par le R. P. Salsmans, professeur au Collège philosophique de la Compagnie, à Louvain. Sollicité de publier une traduction française de sa Déontologie médicale flamande, l'éminent moraliste et canoniste s'en est modestement défendu; il a préféré rééditer l'ouvrage d'Eugène Hubert en l'enrichissant de notes qui accentuent la netteté des principes, condensent la doctrine théologique et formulent les solutions selon le dernier état des sciences morales.

Le petit livre d'Eugène Hubert, guère grossi par ces sobres additions, est ainsi porté à sa perfection dernière. Il ne sera pas seulement lu avec empressement, avec avidité, par tous ceux que ces questions intéressent, ce code abrégé de la profession médicale sera le livre de chevet, le vade-mecum de tout praticien consciencieux.

* * *

Ce n'est évidemment pas le lieu d'analyser ici ce traité déontologique dans ses développements spéciaux, mais il sera permis de signaler au moins ce qui est d'intérêt plus général, pour en faire apprécier par tous l'exceptionnel mérite. Nous voudrions surtout citer souvent l'auteur lui-même.

Vous aurez tout de suite une idée de sa manière spirituelle et alerte, par ce petit passage de l'introduction, où le maître disserte à sa façon sur : *La Lutte pour l'existence*.

« L'argent n'est pas un but, mais un moyen, et le plus sot usage qu'on en puisse faire, est encore de le transformer en idole et de lui vouer un culte. S'il fait commettre des bassesses, des vilénies et des crimes, il permet aussi d'exécuter de grandes choses : il en faut pour fonder et pour élever une famille, pour duvetter le nid et mettre les petits à l'abri du besoin sans doute, mais il ne s'empporte point dans la tombe et, au terme de nos jours, nous ne serons pas jugés, par Dieu et les hommes, sur le poids que nous en aurons amassé, mais sur la manière dont nous l'aurons acquis et l'usage que nous en aurons fait. »

Vérité qui court les rues, sans doute, mais qui prend ici tout son relief par la précision de la pensée et par la pureté de l'expression.

A propos de l'*Assurance sur la vie*, dans le même chapitre, écoutez ce joli commentaire de l'Évangile :

« Dans une de ses plus touchantes paraboles, le Christ nous montre la Providence assurant le vêtement aux lys de la vallée, qui ne sèment ni ne mettent de côté ! »

Mais notre menu est plus compliqué que celui du passereau ! Mais nous ne pouvons pas nous promener dans la simple parure des lys, si élégante soit-elle — et il nous faut cuisiner pour dîner, et tisser pour être vêtus ! Il nous faut donc, comme la fourmi en temps chaud, prévoir l'hiver et mettre de côté pour le froid des vieux jours. La cigale elle-même se pourvoit d'un garde-manger, si elle n'était pas destinée à périr avant les premières neiges. « Aide-toi et Dieu t'aidera », dit la sagesse des nations — et il n'y a guère que les moines, ayant renoncé à tout, ou les éphémères, dont l'existence tient dans un soir d'été, qui puissent vivre sans prévoyance, au jour le jour. »

Sous le titre : *Comment le médecin doit ne pas être*, le moraliste a flagellé avec le fouet de Juvénal la paresse, la gourmandise (l'impudence... des autres nourrit le médecin, la sienne le perd), l'immoralité. « Le médecin de mœurs mauvaises, ou seulement suspectes est bientôt connu — le pied fourchu du satyre se reconnaît de loin — le vide se fait autour de ce pestiféré et le sort qu'il attend et qu'il mérite, c'est la ruine dans le mépris universel. »

Mais, pour peindre les travers et ridicules de la profession, Hubert a dessiné une galerie de portraits typiques vraiment délicieux. C'est enlevé de chic, croqué avec humour ou parfois gravé d'un trait profond.

« — Le Dr Mellijlu a un mot aimable pour tout le monde, depuis le portier jusqu'au chien de la maison; sa manière de prendre le pouls ressemble à une caresse ou une bénédiction et ses paroles sont édulcorées comme ses ordonnances : « Ma chère Dame, montrez-moi votre jolie petite langue. » Quelques femmes sont très sensibles à ces grâces mignardes, pas toutes, et les plus intelligentes sont bientôt écaillées de tout ce sucre. Or, se dégoûte moins vite du quinquina que du miel. Défiiez-vous des doucereux. »

Je ne fais ici qu'égrener ce chapelet. Le Dr *Tantpis* « grave comme une porte de prison », portant des lunettes à verres fumés; le Dr *Jovial*, qui fait une entrée bruyante, crie « tant mieux » à l'apparition de chaque symptôme morbide, « il distrair, rassérène, fait rire, — mais il ne fait pas auto-ité » le Dr *Didacte* « verbeux, raseur, explique, commente, argumente, démontre », (la petite dissertation qui lui est prêtée est du meilleur Molière); le Dr *Becclos* « palpe, percute, ausculte, renifle, regarde, prescrit... et ne souffle mot »; le Dr *Dubium* « doute de tout; parbleu ! il ne sait rien à fond », le Dr *Sansdoute* « lui, ne doute de rien... pour la même raison ! »; le Dr *Chilos*, qui se laisse suggérer les médications les plus contradictoires et répond toujours : « c'est une bonne idée »; le Dr *Polypharmaque* « prescrit quelque chose contre chaque symptôme; il tire à mitraille dans le tas... Très apprécié dans les pharmacies »; le Dr *Rapineau* vient vous voir trois fois par jour pour un coryza, tandis que *Zed* reste quarante-huit heures sans revoir un nouveau-né atteint d'entérite; le Dr *Volevite* entre chez vous en courant : « La langue ? — le pouls ? — bien, continuez ! » Et le voilà parti. » Le Dr *Adhésif* s'installe dans un fauteuil, vient se reposer chez vous et ne s'aperçoit pas qu'on regarde la pendule avec des yeux qui disent : « Ah, ça !, mais il ne s'en ira donc jamais celui-là ! » Le Dr *Tapalavil*, qui jette de la poudre aux yeux, c'est du Labiche concentré. Le Dr *Hippocratès*, « d'une force hippique, coupe les fièvres... net, juggle les pneumonies, fait avorter les phlegmons et se résoudre les panaris ! A force de le redire, il s'est persuadé que c'est arrivé. Si les cimetières pouvaient parler ! » Le Dr *Rusticus*, de tenue relâchée, et le Dr *Pommadin* « astiqué, pimpant, reluisant comme pour une visite de cérémonie, il oublie que les aigles ne se lissent pas les plumes comme les oies. » Le Dr *Hérisson*, qui se fâche tout rouge et le Dr *Platpied*, qui se charge de commissions pour la ville; le Dr *Solus*, stylite sur son perchoir et le Dr *Mondain*, un apprivoisé qu'on rencontre partout et n'étudie pas. Le Dr *Agaimé*, célibataire endurci, suspect à beaucoup. « On m'a conté à Strasbourg, qu'au moment d'émigrer, les cigognes massacrent tous les mâles surnuméraires, afin d'assurer la paix aux ménages établis. Sans doute, l'exemple que nous donnent ces échassiers morozogames, prévoyants et sévères, est un peu faible, mais — ὁ μύθος ἠγίοι ! — que pour être bien accueilli le médecin garçon ne doit pas être troublant; la sévérité de sa vie doit le mettre à l'abri de tout soupçon de mauvaises mœurs. »

Le chirurgien *Risquonstout* « joue un argent qui ne lui appartient pas, la vie des autres »; le Dr *Grippesous*... il n'est médecin que de nom !

* * *

Le cœur de l'ouvrage est consacré à « Ce que le médecin doit aux malades ». C'est la science et le dévouement que l'auteur avait vraiment le droit d'inculquer aux autres avec l'autorité de l'exemple. Ces considérations générales se terminent par ces mots où vibre une âme de noblesse :

« Il n'y a pas de malade riche ni de malade pauvre, il y a le malade tout court et si notre conduite vis-à-vis de lui peut varier, ce n'est pas selon son état de fortune, mais selon qu'il est atteint d'affections aiguës ou chroniques ou incurables, ou chirurgicales et selon qu'il s'agit d'un enfant, d'un vieillard ou d'une femme. »

Alors l'auteur descend vers chacune de ces spécialités pour discerner le devoir du praticien aux lumières de la conscience

et de la loi morale. Chaque espèce est traitée avec une réelle supériorité, avec cette droiture du bon sens, cette finesse juridique, cette passion du devoir qui caractérisent le grand moraliste.

Dans ces exposés et plus encore dans les questions infiniment délicates dont l'examen suit : le féticide médical par exemple, le secret professionnel, la déclaration de naissance, la dénonciation des maladies contagieuses, la délivrance des certificats d'assurances, la syphilis et le mariage, la syphilis et les nourrices, dans tous les problèmes d'ordre moral, souvent si perplexes, si angoissants, Eugène Hubert est étonnant de décision. Il part de principes sûrs, il les applique sans dévier ni broncher, il rembarre les contradicteurs, comme M. Kuborn, de l'Académie, dans la question de déclaration de naissance, avec une rare énergie. D'ordinaire, en confrontant ces solutions avec les notes du R. P. Salsmans, on trouvera le médecin plus enclin à la sévérité que le casuiste lui-même qui s'appuie sur la loi, sur le code.

Quel bien immense peut réaliser dans la pratique médicale un ouvrage d'une morale aussi saine, aussi vigoureuse, aussi tonique, aussi réconfortante ! Divers préjugés, souvent d'origine matérialiste, sont venus obscurcir la notion du devoir, à ce point que même devant les injonctions formelles du décalogue « Tu ne tueras pas » ou devant les prescriptions légales, la déclaration de naissance de l'enfant imposée à la fille mère, la conscience médicale de beaucoup vacille. Elle a besoin d'un guide, d'un moniteur, d'un guide éclairé, d'un moniteur clairvoyant et sympathique, elle n'en pourrait trouver de plus sûr, de plus sage, de mieux averti, de plus entraînant que le docteur Eugène Hubert renforcé par le R. P. Salsmans. Un pareil livre doit être lu et relu par tout homme de la profession, il en fera, dans toute l'acception du mot, un honnête homme.

* * *

L'ouvrage en question contient aussi des pages du plus haut intérêt sur ce que le malade doit au médecin, ce que le médecin doit à ses confrères et à la société. Les sages préceptes abondent et il en est qui sont « maximisés » avec tant de bonheur qu'on les voudrait transcrire en lettres d'or. Les vues pénétrantes sur les relations du médecin avec ses confrères sont marquées au coin de la meilleure charité. L'aperçu sur le devoir social, justifié par l'exemple d'un village transformé par l'apostolat d'un jeune docteur, est capable d'enflammer les plus tièdes.

Je voudrais, en terminant, faire entendre encore cet écrivain, ignoré de la génération présente, et qui mérite tant d'être connu. Je citerai ce passage sur la questions des honoraires, devenue si aiguë de nos jours.

« Pour éviter au moins les réclamations fondées, quand vous aurez à rédiger une note d'honoraires, ayez à vos côtés les vertus pondératrices qu'on appelle la modération, la droiture ou l'équité, comme les orateurs du Forum romain avaient leur joueur de flûte ; c'est le moyen de rester dans la mesure et d'avoir toujours la note juste !

... Ne vous faites jamais citer parmi les rapaces et les exploités, qui amènent la ruine après la maladie ; ne guérissez pas en ruinant et laissez la formule « la bourse ou la vie » aux praticiens de grand chemin. Qui prend trop, prend plus que le sien... Si la rapine est odieuse, l'excès de générosité est duperie, le donquichottisme n'est plus de cette fin de siècle. *Ne quid nimis*. Ni trop ni trop peu. *In medio virtus... medium tenere honesti*. »

Voilà ce qui s'appelle tourner agréablement la vérité et saupoudrer son style de sel attique. Le charmant écrivain, qui a su revêtir de la forme la plus attrayante un austère manuel où les questions les plus épineuses de la déontologie sont traitées à fond ! Il n'est pas un cabinet de docteur où le petit livre d'Eugène Hubert ne pénétrera pas sans y faire entrer avec lui la clarté par ses lumineuses leçons, la chaleur du dévouement par ses brûlantes exhortations. Il n'est pas de collègue qu'il ne charme et distraie en l'instruisant.

Heureuse cette Faculté de Louvain qui s'est illustrée par tant de savants maîtres, dont plusieurs furent de grands lettrés !

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'Action Française

L'agitation provoquée par la lettre du Saint-Père mettant les jeunes gens en garde contre certains dangers que présente l'Action Française, est loin d'être calmée. Comme haute intervention romaine en matière politico-religieuse, l'acte du Pape a provoqué des commentaires passionnés, des interprétations tendancieuses et des conclusions aussi fantaisistes qu'injustes.

Attendons l'accalmie qui rendra ses droits à la saine raison et à l'élémentaire bon sens...

En attendant, nos lecteurs liront avec grand intérêt la lettre de S. Gr. Mgr Marty, évêque de Montauban, en date du 30 octobre dernier :

La lettre de S. S. le Pape Pie XI et l'Action Française.

La lettre du Saint-Père à S. Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux, concernant l'Action Française, a produit dans les milieux catholiques français, et même en dehors d'eux, des émotions profondes et diverses.

D'un côté, libéraux, sillonnistes, modernistes, radicaux, laïcistes, ont manifesté une joie si peu contenue et si unanime, qu'on est en droit de penser qu'ils ont vu dans la lettre pontificale, plutôt la condamnation depuis longtemps désirée et cherchée de la politique de l'Action Française, que celle d'erreurs dogmatiques et morales dont beaucoup d'entre eux n'ont qu'un médiocre souci.

Du côté de l'Action Française, sous la très naturelle impression d'une vive douleur, un grand nombre d'excellents catholiques, désireux avant tout d'obéir scrupuleusement à l'Église, ont éprouvé de véritables anxiétés de conscience, parce qu'ils donnaient, eux aussi, à la parole du Souverain Pontife un sens qu'elle n'avait pas.

Les émotions premières s'étant apaisées, on voit maintenant plus clair.

En principe, d'abord, la lettre pontificale devait apporter une lumière et être acceptée comme une « consigne du ciel », mais à condition d'être prise dans son vrai sens.

Elle rappelle un mot de l'incomparable polémiste que fut Louis Veuillot. Pie IX l'aimait comme un fils de prédilection. Un jour cependant, il l'invita à émuquer, au nom de la charité, la pointe de sa plume. Quand il parlait de cet avertissement public, l'intrépide défenseur de l'Église disait : « Ce jour-là, l'Esprit-Saint est entré par la fenêtre, en cassant les vitres. Mais c'était tout de même le Saint-Esprit et une bénédiction. »

En fait, entendue comme elle doit l'être, la lettre de Pie XI, concernant l'Action Française, est une bénédiction, même et surtout pour ceux qui en ont le plus souffert.

D'abord, elle met fin à ce qu'on appelait « le péché de monarchie ». Les catholiques ont désormais le droit indiscutable de n'adhérer, ni de cœur ni extérieurement, au régime maçonnique qui humilie, ruine et tue la France.

D'autre part, le Souverain Pontife ne condamne l'Action Française, ni son journal, mais seulement des doctrines et des livres qui, dans l'ordre surnaturel de la foi et de la morale, pourraient exercer sur les adhérents de la Ligue, sur les jeunes surtout, une influence d'autant plus dangereuse qu'ils ont une plus grande confiance en leurs dirigeants.

De cette influence, ajoute le Saint-Père, naît pour ceux qui la subissent, l'obligation de veiller « à ne pas suivre aveuglément leurs dirigeants dans les choses qui regardent la foi et la morale », mais à se mettre en garde contre « les tendances facheuses » des doctrines susdites.

La vigilance, si justement demandée par le *Vicaire de Jésus-Christ*, était déjà pratiquée, je suis heureux de pouvoir en donner l'assurance, au moins pour mon diocèse. Mais le Pape ayant parlé, cette vigilance s'exercera plus diligemment encore.

Voilà donc supprimée très opportunément l'équivoque derrière laquelle les libéraux de toute mesure s'abritaient, pour combattre la politique nettement antirévolutionnaire de l'Action Française, bien plus que l'incroyance et l'amoralisme de ses dirigeants.

Grâce à la lettre de Pie XI et aux protestations empressées de filiale obéissance qui lui ont répondu de toutes parts, la situation

est bien nette désormais. Plus personne n'ignorera que des catholiques d'Action Française obéissent toujours à l'Eglise enseignante, c'est-à-dire au Pape et aux évêques et non point à des laïques quels qu'ils soient et toujours sujets à l'erreur, quand il s'agit de foi et de morale.

Et dès lors, avec l'équivoque dissipée par la lumière venue de Rome, disparaîtra la division entre catholiques, dont trop longtemps elle fut le désolant prétexte. Qui donc n'en bénirait Dieu?

Il n'y a pas jusqu'aux dirigeants de l'Action Française, incroyants ou auteurs de livres condamnables, qui ne puissent et ne doivent recevoir de la Lettre du Saint-Père le bénéfice moral le plus désirable.

Car, bien différents des athées, vraiment amoralistes, ceux-là qui s'acharnent depuis près d'un demi-siècle à détruire toute religion en France, et avec lesquels pourtant trop de catholiques ne craignent pas de faire alliance, ces dirigeants ont toujours professé un grand respect pour l'Eglise, défendu ses droits et combattu les lois laïques avec une force qui n'a pas été dépassée.

L'un d'eux, même au dire de M. Jacques Maritain, « a nettoyé l'intelligence et l'a délivrée des faux dogmes libéraux » (1).

Si on ne savait que la foi est une grâce de Dieu, on s'étonnerait que ces hommes puissants par l'intelligence ne voient pas encore que l'Eglise, société humainement si faible et toujours si violemment persécutée, n'a pu vivre et produire dans le monde, les effets prodigieux qu'ils admirent, que parce qu'elle est divine.

En tout cas, il paraît certain que « les grands services rendus par eux à la cause catholique » (2), inclinent Dieu à déchirer le voile qui leur a dérobé jusqu'ici même sa naturelle existence. Pourquoi la douleur que la Lettre du Pape leur a causée ne ferait-elle pas cette bienfaisante déchirure? Dieu entrerait alors dans leur âme par la porte de l'humilité, qui est, en un sens, la première des vertus chrétiennes.

Et quel immense bien produirait ainsi l'intervention du Saint-Père, d'abord si diversement jugée! Quelle vision de paix et d'espérance! Les Libéraux et les hommes d'Action Française, tous, obéissant au Pape, qu'il s'appelle Pie X ou Pie XI!!

Ce serait l'Union loyale de tous les catholiques qui, groupés *sub uno vexillo Christi*, comme Pie X le demandait tant, ne songeraient plus qu'à délivrer notre Patrie du régime corrompue auquel tous les malheurs, nés du laïcisme, n'ont pas même appris que « tout ce qu'on fait en France contre le Catholicisme, c'est contre la France qu'on le fait! » (3).

Nous serions bien près de la résurrection nationale! Qu'il en soit ainsi! Je le demande à Dieu de tout mon cœur.

† PIERRE, évêque de Montauban.

N. B. — Cette note était déjà écrite, quand, de Rome, est arrivée, par une voie tellement sûre qu'elle ne permet pas de doute, cette information importante.

A l'occasion des grandes fêtes qui viennent d'être célébrées à Rome, en faveur des martyrs français de la Révolution, le Souverain Pontife a déclaré, évidemment pour que cela fût redit, puis- qu'il s'agit d'une direction générale à donner :

1^o Qu'on peut faire partie de la Ligue d'Action Française;

2^o Qu'on peut être lecteur et abonné de l'Action Française;

3^o Qu'on peut collaborer au journal l'Action Française.

Au Vatican, il a été certifié par un très haut personnage particulièrement autorisé, « qu'on n'a pas condamné l'Action Française, qu'on l'a seulement avertie ».

Ce qui veut dire, conformément à la Lettre du Souverain Pontife : invitée directement (s'il s'agit des catholiques adhérents à l'Action Française) à se préserver attentivement de toutes erreurs dogmatiques et morales, pour garder la virginité de l'âme comme celle du cœur; et indirectement invitée (s'il s'agit des dirigeants) à désirer, à rechercher, à solliciter de Celui qui la donne, la connaissance de la Vérité, qui n'est autre que Jésus-Christ, Sauveur unique des Patries ainsi que des âmes. *Ego sum Veritas*.

Plaise à ce Roi Sauveur que la parole du Pape soit obéie par tous comme elle doit l'être!

(1) Une opinion sur Charles Maurras et le devoir des catholiques, p. 37, par Jacques Maritain.

(2) *Ibidem*.

(3) Brunetière, à Besançon.

A l'Action Française, personne assurément n'ignore la célèbre parole royale : « Il faut que Dieu y entre en Maître pour que j'y rentre en Roi. »

C'est de la France et pour elle que cette parole était dite.

AUTRICHE

Un congrès

L'Union catholique d'Etudes internationales vient de tenir à Vienne son VI^e congrès. Les représentants de sept États y ont pris part et ont discuté une série de questions ayant trait à la S. D. N., questions à l'égard desquelles il leur fallait préciser, du point de vue catholique, leur attitude. Les débats ont été admirablement dirigés par le président de l'Union, comte Gonzague de Reynold. C'est à son tact et à sa profonde connaissance des divers problèmes liés à la S. D. N. que le Congrès a dû d'avoir pu voter à l'unanimité une série de très importantes résolutions.

Le président du groupe français Mgr Beaupin n'a cessé de prêter au comte Gonzague de Reynold l'aide la plus efficace.

Les catholiques d'Allemagne étaient représentés entre autres par le docteur Jörger et Mgr Ulitzka, député; la Pologne par le professeur Halecki et le docteur Fiederowicz, membre de la Ligue polonaise pour la S. D. N.; le groupe anglais par M. de Ward. La Tchécoslovaquie était aussi représentée — pour la première fois —; les groupes hongrois, italien et yougoslave étaient absents.

Le Congrès a été ouvert par une allocution du cardinal-archevêque de Vienne. Le comte Gonzague de Reynold a précisé ensuite les buts de l'Union. Ils ne visent pas, a dit le président, à niveler et à amalgamer les peuples, mais bien à l'ordre et à l'harmonie tels que ceux-ci découlent de la Weltanschauung catholique. Car l'Église catholique est la seule Puissance à même de combattre l'anarchie morale et intellectuelle que nous a léguée la guerre mondiale.

Les catholiques ont les meilleures raisons du monde pour s'occuper des problèmes qui sont du ressort de la S. D. N., problèmes qui sans cela pourraient être résolus dans l'esprit des adversaires de l'Église. L'Union a surtout pour objet de grouper les catholiques spécialistes des questions internationales ou, au besoin, de former de pareils spécialistes.

Les rapports des représentants de divers pays ont permis de constater que d'importants résultats avaient été réalisés, signaler l'entente intervenue entre les catholiques allemands et ceux de Pologne; l'intervention efficace en faveur des Chaldéens de Mossoul des groupes français et anglais; la façon dont l'Union a su, au sein même de la S. D. N., imposer le respect de la conception catholique dans le problème de l'esclavage et dans celui de l'opium.

La déclaration du groupe tchèque qu'il s'efforce d'arriver à une collaboration avec les catholiques hongrois et allemands de Tchécoslovaquie a fait le meilleur effet.

L'Union a eu *inter alia* à examiner la question de l'attitude à adopter vis à vis de la commission de coopération intellectuelle de la S. D. N., commission dont d'aucuns visent, on le sait, à faire une façon de Ministère international de l'Instruction publique, pour ne pas dire d'Eglise interconfessionnelle. Sans qu'il y ait à cela, à proprement parler, faute de la S. D. N., on assiste à l'heure qu'il est, au sein des Ligues pour la S. D. N., à de véhémentes tentatives d'exercer sur les gouvernements à l'aide de ladite commission une forte pression ayant pour objet la pénétration dans le domaine de l'enseignement des influences tant maçonniques qu'internationalistes et pacifistes. Tous les groupes de l'Union ont pris nettement position contre les dites tendances. Ils ne veulent pas que le rapprochement des peuples se fasse au détriment de la tradition patriotique ou des principes catholiques. Le Congrès a donc décidé, pour que les services rendus par l'Église à la cause du rapprochement des peuples fussent connus de tous,

de publier à l'usage des professeurs des écoles moyennes un manuel décrivant le rôle joué par elle dans l'Histoire du point de vue du maintien de la paix entre peuples. Sur la proposition de M. Pohl, professeur à Vienne, il a été encore décidé de représenter à la S. D. N. que, de l'avis de tous les grands pédagogues, la religion et les trésors de l'antiquité classique doivent constituer les bases de tout enseignement. La nécessité d'une collaboration des savants et des universités catholiques, soit entre eux, soit avec la commission de la S. D. N. et l'Institut de la S. D. N. à Paris, a aussi retenu l'attention du Congrès.

Le professeur prince Hohenlohe (Vienne) a montré combien le besoin de maisons pour étudiants catholiques se fait sentir; il a aussi demandé que le droit canon, spécialement dans la partie qui a trait au mariage, fût reconnu par tous les Etats en ce qui concerne leurs citoyens de confession catholique.

Le docteur K. Braunias a longuement parlé des manuels scolaires pour minorités nationales. Alors que ceux à l'usage des Tchèques, des Slovéniens et des Croates d'Autriche tiennent le plus grand compte des susceptibilités nationales, les livres de lecture pour enfants employés dans le Tyrol italien ne ménagent guère la minorité allemande: on y met sous les yeux des petits lecteurs des lettres de soldats italiens parlant de « ces chiens d'Autrichiens »! Dans les livres scolaires en usage chez les Allemands du Wolga la religion est tournée en ridicule et le bolchévisme porté aux nues.

La commission des minorités a décidé sur la proposition de M. Braunias de communiquer au groupe italien les matériaux dont elle dispose ayant trait à la situation faite dans le Tyrol méridional à l'enseignement religieux en langue allemande; on espère obtenir du groupe des éclaircissements à ce sujet, après

quoi on discutera des démarches ultérieures à faire. Mgr Beapin a appuyé cette résolution à la satisfaction générale.

Le docteur Rueckl (Prague) a parlé de l'effet de la loi agraire tchécoslovaque sur les propriétés ecclésiastiques. Le P. Schmitz a demandé au Congrès de s'efforcer de faire rapporter les empêchements que les missionnaires allemands rencontrent toujours dans les colonies des pays alliés et les territoires à mandat. Ici encore Mgr Beapin a promis son concours, de même, du reste que le groupe britannique.

Au cours des débats la façon très peu satisfaisante dont les problèmes des minorités ont été jusqu'ici traités par la S. D. N. a été mise en lumière par de nombreux orateurs.

La commission humanitaire du Congrès a adopté des motions protestant contre la littérature pornographique et contre le trafic de l'opium et autres stupéfiants, spécialement en ce qui regarde la Chine. Elle s'est occupée aussi du problème de la protection à accorder à l'enfance et aux jeunes filles et de celui du chômage.

Une « commission des questions économiques » a été organisée sur la proposition de M. Hollitscher (Vienne).

Le discours de Mgr Seipel dans la salle des fêtes de l'Université viennoise, discours qui avait pour thème « Les catholiques dans la vie internationale » a, comme on pouvait s'y attendre, constitué le point culminant du Congrès.

A la séance d'inauguration le gouvernement autrichien et les légations de Tchécoslovaquie, de Roumanie et de Pologne s'étaient fait représenter. Le ministre d'Allemagne comte Lerchenfeld, non content d'y avoir aussi assisté, a pris part également aux délibérations du Congrès.

Imp. A. LESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

Fabrique de Couleurs et Vernis
Produits Chimiques

BLOOS FRÈRES

Fondée en 1862

Tél. 246.50-276.25-435.32

67, rue de Cureghem
BRUXELLES

CAFÉS
"HOLLANDIA"

MAISON FONDÉE A DELFT (HOLLANDE) EN 1829

Livraison Franco Province par minimum de 50 kilos

114, rue de l'Intendant, Bruxelles
Téléphone : 600.47

Téléphone : 600.47

R. H. VAN SCHAİK & ZOON

CHARBONS ET VOITURAGES

Jos. MOSTINCK & FILS

30 à 38, rue de la Gare, Etterbeek-Cinquantenaire

Soins - célérité - conscience sont apportés à tous les ordres

La maison s'occupe spécialement des travaux de déchargement, transport et mise en cave des charbons que sa clientèle reçoit directement des charbonnages.

Un pont bascule poinçonné par le gouvernement se trouve à la disposition des clients, dans nos magasins.

Spécialité de Fromages de Hollande

FABRIQUE DE ROLMOPS

Harengs, Saurets, Morue, Sardines russes
(au vinaigre), Aigrefins salées (en saumure)

Octave VANDENBOSCH

GROS ALOST DEMI-GROS

Téléphone 99 Télégrammes : Vandenbosch-Alost

DEMANDEZ PRIX-COURANT Maison de confiance
fondée en 1896